

Les Cants del Soulelh
Auguste Fourès
Paris-Carcassonne, Savine-Servièrre,
1891

Poèmes en graphie originale et notes d'Auguste Fourès
avec une traduction en français et des notes
par Joëlle Ginestet,
maître de conférences, Université Jean Jaurès.

Livret d'accompagnement de *Les Cants del Solelh* (IEO Edicions 2015)
dont la mise en graphie moderne (graphie enseignée) a été réalisée par Joelle Ginestet
IEO Edicions – www.ieo-edicions.com

[6, 8]

SALUT AL SOULELH

Salut, salut, ô boun soulelh,
T'agachi sèns cluca l'perpelh !

Grand creatou fier e visible,
Cassaire de l'escur terrible,

O soulelhas, es le soul Dieus !
Fas graits e filhos agradieus.

Autisme de la Raço Bruno,
Esperdigalhos la Vielhuno.

Jouve toutjoun e toutjoun fort,
Fas sourti l'Amour de la Mort.

O tu le joun, emplenos l'aire
De lux e de gauch, tu, le paire

D'aiceste globe terraigat,
Tenes les chots à l'amagat.

E mai sèns t'alassa regalos
Las lausetos e las cigalos !

O t'aimi, soulelh treluzent,
Embabarilhant e rouzent !

Te bevi, tu qu'es l'ambrousio
Embriaigant de pouesio.

SALUT AU SOLEIL

Salut, salut, ô bon soleil,
Je te regarde sans baisser les paupières,

Grand créateur fier et visible,
Chasseur de la terrible obscurité,

Ô grand soleil, tu es le Dieu unique !
Tu rends plaisants filles et guérets.

Astre sublime de nos bruns Ancêtres,
Tu redonnes vie à la Vieillesse.

Jeune toujours et toujours fort,
Tu fais naître l'Amour de la Mort.

Ô toi clarté, tu remplis l'atmosphère
De lumière et de joie, toi, le père

De ce globe de terre et d'eau,
Tu fait se cacher les chouettes.

E sans te lasser, tu réjouis
Les alouettes et les cigales !

Ô je t'aime, soleil brillant,
Éblouissant et brûlant !

Je te bois, toi l'ambroisie
Qui énivre de poésie.

Coumo les salvatges africs
E les nostris poples antics,

T'aimi, Déva de Zouroastre,
O tu, superbe e magic astre

Des Engenhs e mai des Pacans
Qu'as fait esplandi les mieus cants !

3 de mai 1883.

Comme les farouches sauvages
Et nos peuples antiques,

Je t'aime, *Deva* de Zoroastre,
Ô toi, astre superbe et magique

Des Génies et aussi des Paysans,
Car tu as fait resplendir mes chants !

3 mai 1883.

[8]

LE MAS DEL DIABLE

Al penjal d'uno serro ount las vises nouvelos
As ouliviès goubiats se venoun abraça,
On vei un gai oustal beloment s'anaussa
Dins l'aire clarejant pingalhat d'iroudelos.

Ausis le genti Lez d'un vert blu clascassa,
En la, joub la garrigo e las frescos pradelos,
Agaitant Mount-pelhé tremoula per las velos
Nivoulencos que Cers d'un buf ven d'esquissa.

O le nids envescant ! Aqui, es un felibre
Qu'al miei del soulelhet vieu siau, valent e libre,
Proche de sa mouliè e de sa belo-sor.

Aco's le Mas del Diable, - e l'albo le saludo
Pichounet paradis coumoul de pax founsudo
E de boun-ur flourit que fa canta le cor.

Mas del Diable, 19 de mai 1876.

LE MAS DU DIABLE

Sur la pente d'une crête où les sarments nouveaux
Aux oliviers courbés viennent s'enlacer,
On voit une joyeuse maison s'élever
Dans une claire atmosphère ponctuée d'hirondelles.

Écoute le gentil Lez vert bleuté clapoter
Là-bas, sous la garrigue et les fraîches prairies,
En regardant Montpellier trembler sous les voiles
Nuageuses que le Cers vient de déchirer.

Ô attirant nid ! Là, est un félibre
Qui au soleil vit tranquille, courageux et libre,
Près de son épouse et de sa belle-sœur.

C'est le Mas du Diable, - et l'aube salue
Ce petit paradis inondé d'une paix profonde
Et d'un bonheur en fleur qui fait chanter mon cœur.

Le Mas du Diable, 19 mai 1876.

[10]

LES VIELHIS OULIVIÈS

A moun amic L.-X. de Ricard

Sul cel empourpouat, d'ouliviès annadits
Torçoun lhours fortis brancs, e lhour ramo menudo,
Coumo d'esarviès verds frezinants, espondits,
Enfialo l' grand soulelh que sus la cimo nudo,

Daisso raja de sang lumineuxo. Enredits,
Les trouncasses, cuberts de rusco espesso e rudo,
Lutoun dempuei loungtems countro milo-bandits :
L'auta, puei les soudards de la sasou carudo.

Soun estats counturbats pr'un terrible tourment,
Les ouliviès antics, e, lassis de la guerro,
Sannoun, sannoun del pèd, mai roujo fan la terro,

Pla doumdats, - dins la pax, lagremant douçoment ;
Negris, an redoulat demest fuelhos lusentos,
Les plours qu'an l'òli d'or per las doulous 'scousentos.

Mas de la Lauseto, Plan des Quatre-Segnous, 7 de Frimari, an 85.

[10, 12]

LAS GRACIOS DE VISCONTI

A moun vielh amic Eugène Martin

Roudant le piliè prim qu'un large god capelo,
Al mitan d'uno nauco ount l'aigo canto e ris,
Las tres Gracios de brounze à caro subrebelo
S'adreitoun, abrassant l'urno que s'escourris.

LES VIEUX OLIVIERS

A mon ami L.-X. de Ricard.

Contre le ciel de pourpre, des oliviers au grand âge
Tordent leurs solides branches, et leur ramure fine,
Comme de verts éperviers frissonnants, et tendus,
Retient le grand soleil qui sur la cime nue,

Laisse couler un sang lumineux. Raidis,
Les gros troncs à l'écorce épaisse et rude,
Luttent depuis longtemps contre les scélétrats :
Le vent d'autan et les soudards de la saison mauvaise.

Ils ont été courbés par un terrible tourment,
Ces oliviers antiques et, de guerre lasse,
Ils saignent, saignent au pied et rendent plus rouge la terre,

Bien domptés - dans la paix, en pleurant doucement ;
Noires, elles ont roulé parmi les feuilles brillantes,
Les larmes d'huile dorée des douleurs cuisantes.

Le Mas de l'Alouette (Plan des Quatre-Seigneurs), 7 Frimaire, an 85.

LES GRÂCES DE VISCONTI

A mon vieil ami Eugène Martin

Entourant le pilier fragile d'une large coupe couronné,
Au milieu d'une vasque où l'eau chante et rit,
Les trois Grâces de bronze au sublime visage
Se dressent, en enlaçant l'urne qui se vide.

Soun nudos, - la beutat de la masclo Cibelo
I a passat dins le cos e tourna-mai flouris
Ambe poumpilh redound, sé frem, anco pieucelo
Qu'un uscle vert-negras dempuei loungtems cubris.

Sul planal de la Bourso e las gents afanados,
Davant le port tout bruch, sembloun, ensouelhados
Coumo clarouns d'aram fa brounzi l' cant de l'art.

Aglaiè ten les uelhs vès albres e courdatges,
Sousco à la Grecio antico, as sublimis couratges,
Cado cop qu'un vaisseau largo velos e part. Bourdèus,

Bourdèus, Abrilh 1876.

[12]

L'ALBETO

A ma Douncelo Jano W...

Pes belis jouns de Mai m'en anabi, troubaire,
Estroupat dins la nueit de moun grand pessoment,
Le cap clin, le cor mut, e, sèns i fa moument,
Dreit en qualque traucas ount, flac, pouiriò me jaire.

E malaut à fugi le mendre gariment
Que va tout debrembat : muso, patrio, maire,
Me forobandissiò per mori bestioment,
E l' campèstre ero 'n flous e le soulelh aimaire !

Me semblabo segui le Dante espetaclous,
En caminant de cops entre de gourgs bessous,
De cops dins un desert ou pr'un inmenso grevo.

Elles sont nues, - la beauté de la masculine Cybèle
Est passée dans leur corps et fleurit une fois encore
Dans ce mollet rond, ce sein ferme, cette hanche vierge
Qu'un sombre hâle verdâtre depuis longtemps recouvre.

Sur la place publique de la Bourse avec ses gens pressés,
Devant le port bruyant, elles semblent, rayonnantes
Faire retentir, comme des trompettes d'airain, le chant de l'art.

Le regard d'Aglæ est tourné vers les mâts et les cordages,
Elle songe à la Grèce antique, aux sublimes courages,
Chaque fois qu'un vaisseau hisse ses voiles et s'en va.

Bordeaux, avril 1876.

L'AURORE

A Mademoiselle Jeanne W...

Aux beaux jours de Mai j'allais, en poète,
Enveloppé dans la nuit de mon grand tourment,
Les yeux baissés, le cœur muet et indifférent,
Droit vers le grand trou où las, je pourrais m'allonger.

Malade et fuyant le moindre remède
Comme celui qui a tout oublié : muse, patrie et mère,
Je m'exilais pour tout simplement mourir ;
La campagne était en fleur et le soleil aimant !

J'avais l'impression de suivre Dante, l'extraordinaire,
Marchant tantôt entre deux gorges jumelles,
Tantôt dans un désert ou une immense grève.

Quand vous vejeri, roso e bloudo à 'stabousi,
E, del cap as artelhs me sentient trefousi,
Canteri : « O moun cor ! L'albeto que se levo ! »

21 de Novembre 1876.

[12, 14]

**AL TUSTADOU
DE L'AMIC ALBAN GERMAN**

De soun estuch de fer ount se tors belo ramo,
Le dogoul musculous salhis encoulerit.
Vieu ! Vieu ! Rufo le nas, mostro 's uals e clamo !
Empleno l' gent oustal del sieu tèrrible crid.

O gous ! Jaupo, enrabiat, s'es une caro infamo,
Moussego à bel cais, jaupo al malandrin ourrit,
Mai, calho-te sul cop s'es uno fino damo,
Lup-s-i la manoto, ô canh ! tout aberit.

E se ven driet à-n tu qualche amic, un artisto
Que sauras plan counaisse à la première visto,
D'aquelis qu'an le frount dins le blu lumineux,

Arruco-te, magnac, -- cal pos debremba brico
Qu'as dedins un valent de la grandò musico
E'n escriban, soun filh, que durbira, gaujous.

Carcassouno, le 3 de Decembre 1876.

Quand je vous ai vue, rose et blonde à couper le souffle,
Et, de la tête aux pieds tout frissonnant,
J'ai chanté : « Oh mon cœur ! Voilà l'aurore qui paraît ! »

21 de Novembre 1876.

**AU HEURTOIR
DE MON AMI ALBAN GERMAIN**

De sa gaine de fer où se tordent de belles feuilles,
Le dogue tout en muscles jaillit en colère.
Vivant ! il est vivant ! Nez froncé, canines apparentes, il grogne !
Il emplît l'aimable maison de son terrible aboiement.

Ô chien ! Aboie rageusement au visage infâme,
Mord à pleine gueule, aboie au malandrin détesté,
Mais, tais-toi aussitôt si c'est une jolie dame,
Et lèche sa petite main, ô chien ! tout enjoué.

Et si vers toi avance un ami, un artiste
Que tu sauras reconnaître au premier regard,
Un dont le front atteint le bleu lumineux,

Couche-toi gentiment, - tu ne dois pas oublier
Qu' à l'intérieur il y a un musicien classique
Et un écrivain, son fils, qui va joyeusement ouvrir.

Carcassona, le 3 Decembre 1876.

[14, 16, 18]

A DONO DULCIORELO

Poulit rei-pichou capurlat d'albeto,
Lèu sios espertat e vitoment prèst ;
Brandis-te sul cop, alando l'aletto,
Zou ! Te cal daissa la vielho fourèst ;
O mieu reiatou ! Dreit à ma filholo
Per canturleja les mieus bourdous volo
Volo, volo, brave e lèst !

Bloundo Dono, t'ès levado
Joubs notre cel clar e blous,
E le soulelhet te bado
Coumo 'n belet miraculous.

O Dono Dulciorelo,
Adreitos ta bravetat
Dins la lux qu'enmimarelo,
Dins la linso Libertat.

Dono rose, ès mièjournalo,
As voulgut que le tieu cor
Espandisquèsse soun alo
Al mitan del trelus d'or.

Coumo uno forto cataro
De Noro ou de Mountsegur,
Gentio Dono, vas tout aro
Canta dins le naut azur.

Te trufant de l'escurino,
Des moustris e des pacans,

A DAME DULCIORELLE

Joli roitelet à la huppe d'aurore,
Tu es vite réveillé et vite prêt ;
Secoue-toi vite, ouvre tes petites ailes,
Zou ! Tu dois quitter la vieille forêt ;
Ô mon petit roitelet ! Tout droit vers ma filleule
Pour aller chanter mes vers, vole
Vole, vole, vaillant et agile !

Blonde Dame, tu t'es levée
Sous notre ciel clair et pur,
Et le jeune soleil t'admire
Comme un rayon merveilleux.

Ô Dame Dulciorelle,
Tu te redresse courageuse
Dans la lumière qui fascine,
Dans la profonde Liberté.

Rose Dame, tu es méridionale,
Tu as voulu que ton cœur
Ouvrît ses ailes
Au sein de la clarté dorée.

Comme une solide cathare
De Nore ou de Montségur,
Gente Dame, tu vas tout à l'heure
Lancer ton chant dans l'azur.

Te moquant de l'obscurité,
Des monstres et des gredins,

Descouffaras ta puetrino
Coumoulo de belis cants.

O tu qu'as flourit la vido
De moun fraire Vacqueira,
Fai-te fiero, canto, ardidido :
La tieu voux restountira.

E sus ta bouco tindino
Le gent parla des aujols,
La bouno lengo moundino
Qu'enmudis les roussignols,

O gauch ! Canto nostro terro
Regrilhanto en pleno pax
E maudis l'afrouso guerro
Ount fousquèrem estripats ;

Souven-te de nostros penos
E brandis le negre agrum :
Las chotos, las ratos-penos
E las loubos del tems trum.

Canto per le pople libre
Coutro's tirans descarrats,
E que lèu dins un bel libre
Tous imnis sion enclastrats !

O Dono Dulciorelo !
Daisso-me en valent faidit
Te saluda 'ncantarelo
Del paradis resplandit :

Ta poitrine s'épanchera
Débordante de beaux chants.

Ô toi qui a fait fleurir la vie
De mon frère Vacqueira,
Sois fière et chante, intrépide :
Ta voix retentira.

Et sur ta bouche résonne
Le gentil parler des aïeux,
La bonne langue mondine
Qui fait taire les rossignols,

Ô joie ! Chante notre terre
Renaissante dans la paix
Et maudis l'affreuse guerre
Où nous avons été dépecés ;

Souviens-toi de nos peines
Et détruis cette noire multitude :
Les chouettes, les chauve-souris
Et les louves des temps obscurs.

Chante pour le peuple libre
Contre les tyrans hideux,
Et que bientôt dans un beau livre
Tes hymnes soient fixés !

Ô Dame Dulciorelle !
Laisse-moi en courageux faidit
Te saluer, enchanteresse
Du paradis qui a resplandi :

Dins la nostros Renaissance
Qu'es adeja touto en flous,
Saras la Dono Clamenço
Des nouvelis troubadous.

Poulit rei-pichou capurlat d'albeto,
Lèu sios espertat e vitoment prèst ;
Brandis-te sul cop, alando l'aletto,
Zou ! Te cal daissa la vielho fourèst ;
O mieu reiatou ! Dreit à ma filholo
Per canturleja les mieus bourdous volo
Volo, volo, brave e lèst !

23 de Decembre 1876.

[18, 20]

LAS DOS NISOULOS

A D^{no} L. de R. e D^o J. W...

Coumo uno mar toutjoun encourroussado,
Van ven, marmulo un mounde avalentat,
Per troutadous, à travès la peirado
Que les carriols régoun de tout coustat.

L'ounsado cour sus l'ounsado espelssado
E meno un bruch sèns relais alertat ;
La gent terriblo e jamai alassado
Qu'embalauis e ten espaventat !

Al fort rambalh, dous troubaire landrejoun
Costo dos sors, - e toutis, parlatejoun
Del Lengadoc lèntan, del gent païs ;

Dans notre Renaissance
Qui est déjà toute en fleur,
Tu seras la Dame Clémence
Des nouveaux troubadours.

Joli roitelet à la huppe d'aurore,
Tu es vite réveillé et vite prêt ;
Secoue-toi vite, ouvre tes petites ailes,
Zou ! Tu dois quitter la vieille forêt ;
Ô mon petit roitelet ! Tout droit vers ma filleule
Pour aller chanter mes vers, vole,
Vole, vole, vaillant et agile !

23 Décembre 1876.

LES DEUX ÎLES

A M^{me} L. de R. et M^{lle} J. W...

Comme une mer toujours en furie,
Vont, viennent et murmurent des gens pressés,
Sur les trottoirs et sur la chaussée
Que les voitures sillonnent de tous côtés.

La vague court sur la vague échevelée
Et produit un bruit sans cesse renouvelé ;
De gens terribles et jamais fatigués
Qui nous étourdissent et nous épouvantent !

Au sein du vacarme, deux poètes flânent
Près de deux sœurs, - et tous, évoquent
Le Languedoc lointain, l'aimable pays ;

An pelsses d'or, las donos, - soun poulidos :
Sembloun, ma fé ! dos nisoulos flouridos
Al bel mitan de la mar de Paris.

Janviè, 1877 – Paris.

Elles ont des cheveux dorés, ces dames, - elles sont jolies :
Et elles ont l'air, ma foi ! de deux îles en fleur
Au beau milieu de l'océan parisien.

Janvier 1877 – Paris.

[20]

**A LA DROULLETO
D'EN LEON CLADEL**

Milhou qu'uno auberjo maduro,
Sencero, ambe soun fresc velous
E sèns cap de macaduro,
Ta gauto es un frut miraculous.

Tous lanisses, ta parladuro,
Ta boucarelo e toun uelh blous
An de la maire besiaduro,
Poutestat del paire ardelous.

Saras toutjoun, ô Judit-Jano !
Coumo la roso judeano
Que per fino e mannado b'es,

Sèns debremba d'èssè amistouso,
En creissent dreito e verturouso
Tant pla qu'un garric quercines.

Paris, Janviè 1877.

**A LA FILLETTE
DE LÉON CLADEL**

Mieux qu'une pêche mûre,
Saine et au frais velours
Sans aucune meurtrissure,
Ta joue est un fruit merveilleux.

Tes cheveux bouclés, tes paroles,
Ta petite bouche, et ton regard pur
Ont de ta mère la délicatesse,
Et de ton père ardent la puissance.

Tu seras toujours, ô Judith-Jeanne !
Comme la rose de Judée
Qui est si fine et mignonne,

Et sait toujours être amicale,
Alors qu'elle grandit droite et vertueuse
Ainsi qu'un chêne du Quercy.

Paris, Janvier 1877.

[20, 22, 24]

CANT DE RAÇO

I. Dins ta glorio, Raço Latino,
Tenes tous poples anaussats
E lauros lins l'escuresino
Des secles esparrabissats ;

Raço valento, pouderoso
E raianto d'allegretat,
Portos dins toun amo arderouso
L'amour fier de la Libertat.

O belo Raço bristoulado,
Superbo Raço del Mièchjoun,
Le soulelhas t'a coungrelhado
E per la tieu sang pourpourado,
Flume de foc, rajo toutjoun.

II. Vives sèns relais espertado
Joubs un cel founs e luminous
E subre uno terro envejado
Que levo blat, milh e vi blous ;
Ja presos toun rouge beuratge
Que mesclant gauch e bravetat
Bailho à tous omes bel couratge,
A tas mouliès, masclo beutat.

O belo Raço bristoulado,
Superbo Raço del Mièchjoun,
Le soulelhas t'a coungrelhado
E per la tieu sang pourpourado,
Flume de foc, rajo toutjoun.

CHANT DES ANCÊTRES

I. Dans votre rayonnement, Ancêtres latins,
Vous gardés vos peuples élevés
Et vous labourez l'obscurité
Des siècles de ruines ;

Ancêtres vaillants, puissants
Et rayonnants d'allégresse,
Vous portez dans votre âme ardente
Le fier amour de la Liberté.

Ô beaux Ancêtres hâlés,
Superbes Ancêtres du Midi,
Le grand soleil vous a créés
Et dans votre sang pourpre,
Fleuve de feu, il coule encore.

II. Vous vivez sans cesse éveillés
Sous un ciel profond et lumineux
Et sur une terre enviée
Qui fait croître blé, millet et vin pur ;
Vous appréciez votre rouge breuvage
Qui, mêlant joie et vaillance
Donne à vos hommes un beau courage,
Et à vos épouses une masculine beauté.

Ô beaux Ancêtres hâlés,
Superbes Ancêtres du Midi,
Le grand soleil vous a créés
Et dans votre sang pourpre,
Fleuve de feu, il coule encore.

III. O Raço amourouso e cantairo,
La tieu lengo tindino clar
E te fa grando embelinairo,
Serenò de la blau mar !
Ta voux, armouniò suave,
Enlairado del terradou,
Espandis tout engen h sèns¹ travo,
Tout bruzissent dins l'esplandou.

O belo Raço bristoulado,
Superbo Raço del Mièchjoun,
Le soulelhas t'a coungrelhado
E per la tieu sang pourpourado,
Flume de foc, rajo toutjoun.

IV. Coumoulo d'inmourtao vido,
Estrementisses l'aulo mort
E vès l'albo, toutjoun ardido,
Caminos d'un pas libre e fort.
Vai ! Es la gracio soubirano,
La passieu santo e l'art flourit,
O Raço beloment umano,
Raço de l'aveni 'sclairit !

O belo Raço bristoulado,
Superbo Raço del Mièchjoun,
Le soulelhas t'a coungrelhado
E per la tieu sang pourpourado,
Flume de foc, rajo toutjoun.

Febriè 1877.

III. Ô Ancêtres amoureux et chantants,
Votro langue sonne clairement
Et elle vous rend séducteurs
Sirènes dans le bleu de la mer !
Vos voix, harmonieuses et suaves,
Montant de la terre,
Répand votro génie libéré,
Tout bruissant dans la spendeur.

Ô beaux Ancêtres hâlés,
Superbes Ancêtres du Midi,
Le grand soleil vous a créés
Et dans votro sang pourpre,
Fleuve de feu, il coule encore.

IV. Débordant d'immortelle vie,
Vous effrayez l'épouvantable mort
Et à l'aube, toujours hardis,
Vous marchez d'un pas libre et fort.
Allez ! Vous êtes la grâce souveraine,
La passion sainte et l'art en fleur,
Ô Ancêtres de beauté et d'humanité,
Ancêtres d'un avenir éclairé !

Ô beaux Ancêtres hâlés,
Superbes Ancêtres du Midi,
Le grand soleil vous a créés
Et dans votro sang pourpre,
Fleuve de feu, il coule encore.

Fevrier 1877.

¹ graphie éd. 1891 au début du recueil « sèns ». La graphie « sens » ou « sense » a été notée « sèns » ou « sènse ».

[24, 26]

A'N TEODOR AUBANEL

Armat tout beloment de gracio magestralo,
Tant pla que Cellini, l'arderos flourentin,
Escalpros dambe flam mai d'uno obro inmourtalo
Dins le metalh esters que gardo le clar tin.

Enclastros les lugras de ta lengo mairalo,
E l' malhet d'or patant sus cisè diàmantin,
Talhos en plen soulelh la Venus Prouvençalo ;
Es l'orfaure amourous e l'escultou divin !

Per ta joue mannado, ô mèstre qu'embelinos,
As un magic escrinh coumoul de pèiros finos
Que la forto passieu d'un cop a 'ntre-dubert,

Es toun cor pouderos, ta milgrano maduro
Que nous mostro, abrandats, dins soun esquissaduro,
Les rubises de sang plourats pel mal sufert. –

1^e de Mars 1877.

[26, 28]

AS AMOURIÈS

Per les tisseires de sedo lionneses

« Vieure en travaillant »

Quand tournara veni la sasou des poutous,
Amouriès, amouriès, vostris freules broutous
Auran vestit les brancs de ramo satinado
Qu'es le fresc nouriment de la bebo afanado

A THÉODORE AUBANEL

Magnifiquement armé de grâce magistrale,
Aussi bien que Cellini, l'ardent florentin,
Tu sculptes avec éclat des œuvres immortelles
Dans le métal pur qui garde un clair tintement.

Tu fixes les astres de ta langue maternelle,
Et le maillet doré frappant les ciseaux diamantins,
Tu tailles en plein soleil la Vénus Provençale ;
Tu es l'orfèvre amoureux et le sculpteur divin !

Pour ta jeune mignonne, ô maître qui ensorcelles,
Tu a un écrin magique plein de pierres fines
Que la forte passion soudain a entr'ouvert,

C'est ton cœur puissant, ta grenade mûre
Qui nous montre, enflammés, dans sa déchirure,
Les rubis de sang des pleurs de la peine endurée.

1^{er} Mars 1877.

AUX MÛRIERS

Pour les tisseurs de soie lyonnais

« Vivre en travaillant »

Quand reviendra la saison des baisers,
Mûriers, mûriers, vos frêles bourgeons
Se seront revêtus les branches de feuilles satinées
Qui sont la fraîche nourriture de la chenille affairée

A se ne fa 'n rigol per fiala les rais d'or
 Del coucou trelusent, meravilhous tresor
 Pes canuts tant valents que la pauriero acabo !
 O fortis amouriès, creissets, coumouls de sabo,
 Trounc nerviut e ramplec, ardit e verd capelh
 Que lusis e fresino al mitan del soulelh,
 Racinatge expandit joubs la galgo founsudo,
 Creissets ! E dins Lioun, l'industriò es agudo !
 Le buc de la cieutat n'a pos mai le varalh
 Qu'accompagnabo 's cants des oubriès en travalh ;
 L'ome despouderat aveuso la machino.
 I a tres cent nonanto ans qu'ets venguts de la Chino
 Al vilatge d'Alan, proche Mountelimart,
 Belis prouvesidous des mestiès de Jacquart !
 Coumo gens de valou marcats dins nostros istorio
 E pourtats de belets al soulelhas de glorio
 Qu'auriolejo, naut, le país mièjournal !
 Albres d'or, albres d'or del pople ouriental
 Qu'a fabricat premiè, las estofos de sedo,
 Poudets daissa 's magnans sèns fuèlho, sus l'hour cledo,
 Vous podoun virouna cucos e canilhats
 E les vostris ramels s'arranca degalhats !
 La naveto de bouis qu'entre 's fialsses se couito
 De nada roundoment parivo à-n-uno trouito
 Que va, ven, al travès del rieu plé de clarou,
 La fino expandis-tramo es aro sèns vigou ;
 De milantis mestiès soun muds dempuei dous meses,
 O malcor ! E dount ven que 's oubriès liouneses
 Lutoun contro l' mal-ur, le caitiviè, la fam ?
 Se pourtariò pos mai raubos qu'an tant de flam
 E tantos bels coulous de foc ou de sinople

Qui s'en repaît pour filer les rayons d'or
 Du cocon brillant, ce merveilleux trésor
 Pour les canuts si courageux que la pauvreté tue !
 Ô forts mûriers, vous croissez, inondés de sève,
 Tronc nerveux et trapus, hardie et verte cime
 Qui brille et frissonne en plein soleil,
 Racines étendues sous la terre profonde,
 Croissez ! Et à Lyon, l'industrie est à bout !
 La ruche de la cité ne produit plus ce tumulte
 Qui accompagnait les chants des ouvriers au travail ;
 L'homme dépossédé laisse sa machine veuve.
 Il y a trois cent quatre-vingt dix ans vous êtes venus de Chine
 Jusqu'au village d'Allan⁷⁵ près de Montélimar,
 Beaux approvisionneurs des métiers de Jacquard !
 En tant que gens de valeur vous marquez notre histoire
 Et vous apportez des rayons au soleil de la gloire
 Qui sert d'auréole, là-haut- au pays méditerranéen !
 Arbres d'or, arbres d'or du peuple oriental
 Qui a, le premier, fabriqué les étoffes de soie,
 Vous pouvez laisser les vers à soie sans feuilles, sur leur claie,
 Être vrillés par les chenilles et les perce-bois
 Et vos rameaux être arrachés et déchiquetés !
 La navette de buis qui entre les fils se hâte
 De nager prestement, pareille à une truite
 Qui va et vient, traversant le ruisseau plein de clarté,
 La svelte étend-trame est maintenant sans vigueur ;
 Des milliers de métiers sont muets depuis deux mois,
 Ô douleur ! Et d'où vient que les ouvriers lyonnais
 Luttent contre le malheur, la misère, la faim ?
 Ne porterait-on plus de robes aux si éclatantes
 Et si belles couleurs de feu ou de sinople

⁷⁵ Note A. F., 1891, 27. A la fin du XV^e siècle.

Qu'enlusissoun d'ounou las mas rudos del pople ?
 He que ? Le luxe es mort ? Las donos soun pos mai
 Flouridos de rubans milhou qu'un més de Mai ?
 O ! qu'esquissen de sedo ! O ! qu'ausiquem per l'aire
 Mouna 'n moumouladis douçomenet cantaire
 Que fan en se fregant les plecs des coutilhous
 E qu'on diriò partit d'aletos d'auselous !
 Adeja las mouliès, coumo en pleno Iounio,
 Menoun superboment la tendro sinfounio
 De la sedo. O boun-ur ! Salut à la Bèutat
 Qu'a des rais le plus bel : la simplo caritat !
 Amouriès, arbres d'or, metets ramos espessos.
 Va cale pla de rouls à tantos de divessos.
 De fuelhos ! Les magnans fialoun sèns relais ;
 De fuelhos ! Les canuts n'an pos perdu lhour biais
 E joubes lhours braves dits la laugero naveto
 Ja tournara partit tant plan qu'uno lausetto
 Pel cel. De la Croux-Roussou al quartiè de Sant-Jus
 Lèu-lèu s'espertara mai d'un trin-tran de fust
 Que respoundra, de lènh as branquets marmulaires
 De vostre fier capelh, e tu, coumo tous fraires,
 Albre mage adreitit sul toubel de Jacquart,
 Brusis gaujousoment e sios toutjoun galhard !

Mars 1877.

[30]

LA PAMPARRUGETA ROJA

La tieu pamparruguetto abrando ta cabesso
 Coumo 'n flairou superbe e 'n soulelh que s'escound ;

⁷⁶ Note A. F., 1891, 29. à Oullins.

Qui font resplendir d'honneur les peuples les plus rudes ?
 Eh quoi ! Le luxe est-il mort ? Les dames ne sont-elles
 Plus ornées de rubans comme un mois de Mai ?
 Ô ! qu'elles usent de la soie ! Ô ! qu'on entende aérien,
 Monter le murmure doucement chantant
 Que font en se frôlant les plis de leurs jupes
 Et qu'on dirait né des petites ailes des oiseaux !
 Déjà les épouses, comme au cœur de l'Ionie,
 Font naître la superbe et tendre symphonie
 De la soie. Ô bonheur ! Salut à la Beauté
 Qui a le plus beau des rayons : la simple charité !
 Mûriers, arbres d'or, couvrez-vous d'épaisses ramures.
 Il va falloir de nombreux rouleaux pour tant de déesses.
 Des feuilles ! Les vers à soie filent sans cesse ;
 Des feuilles ! Les canuts n'ont pas perdu leur habileté
 Et sous leurs doigts solides la légère navette
 Déjà repart tout comme l'alouette
 Dans le ciel. De la Croix Rouge au quartier de Saint Just
 Très bientôt se réveillera le battement du bois
 Qui répondra de loin aux branches murmurantes
 De vos fières cimes, et toi, comme tes frères,
 Grand Arbre dressé sur le tombeau de Jacquard⁷⁶,
 Tu bourdonne joyeusement et tu es toujours vigoureux !

Mars 1877.

LA CHEVELURE ROUGE

Ta chevelure est de ta tête l'embrasement
 Comme l'incendie superbe du soleil couchant ;

Renfourtis de soun flam ta cando poulidesso
Naissento e t'expandis d'albeto subre l' frount ;

Sas gansos en virou qu'an del gard la finesso
Magnagoun fadoment toun visajet redound,
Qu'un cop lougos, talhans menats pr'uno abadesso
Noun las venguen jamai coupa 'n sinne d'afrount.

As mieus uelhs alandats, flambejo e rescalfuro
Le magic foc brandal de ta cabeladuro
Qu'es ramelet d'abrilh per sa fragilitat ;

Pr'endroits, a la coulou de la sang, de la braso
E l' rouge carmesit que pren le fer d'espaso
Quand, sourtit de la fargo, al martel es patat.

9 de Mars 1877.

[30, 32]

LA FLOU DE VIEULIÈ

A Douncelo Jano W...

Quand dins les païses lèntans,
Seguission coumtes toulousans,
Les mieus reir'aujls, les troubaires,
En fier sinne d'estac fidel,
Se plantaboun dreit sul capel
De vieuliès qu'embaumoun les aires.

È 'no simplò flou de vieuliè
Esplandido ves Mount-peliè,
- Ma de sati me l'a mandado :
Es carmesido ambe un pauc d'or,

De sa flamme elle rehausse ta beauté pure
Naissante et fait sur ton front une aurore ;

Ses mèches en vrilles aussi fines que le duvet
Caressent follement ton petit visage arrondi,
Devenues longues, que les cisailles d'un abbessè
Ne viennent jamais les couper en signe d'affront.

Devant mes yeux étonnés, s'embrase chaleureux
Le magique brandon flamboyant de ta chevelure
Qui est aussi fragile qu'un petit bouquet printanier ;

Par endroits, elle a la couleur du sang, de la braise
Et son rouge cramoisi est celui du fer de l'épée
Quand retiré de la forge, le frappe le marteau.

9 Mars 1877.

LA GIROFLÉE

A Mademoiselle Jana W...

Quand dans les pays lointains,
Ils suivaient les comtes toulousains,
Mes très vieux aïeux, les troubadours,
En signe d'attachement fidèle,
Droit sur leur chapeau piquaient
Des giroflées qui parfume l'atmosphère.

J'ai une simple giroflée
Épanouie du côté de Montpellier,
- Une main de satin me l'a envoyée :
Elle est d'un rouge cramoisi avec un peu d'or,

- Adeja n'è floucat moun cor
Pr'amour de douncelo mannado.

Semblo emperlejado de ros,
Tant es fresco, e m'empregno l' cos
De sa fino sentou de primo ;
Fa que moun ergno va feni
E me ven tene l' souveni
T'indent coumo uno claro rimo.

Sèns relambi nous brembarem,
Flou de vieuliè, ja cantarem
Dambe ma muso belugueto,
Coumo roussignols aberits
Pinats sus de rousiès flourits,
Bresilharem per ma migueto ;

Naut, cantarem soun gent ana,
Soun vestit qu'Amour sap manna,
Sa pamparugueto raianto,
Sous lugres vieus de bel azur
Que m'an esclirat dins l'escur
Ount me teniò drago maissant.

17 de Mars 1877.

[32, 34]

LE LILLA

A Ma Douncelo Jano W...

O visieu que m'enlugro ! Al mitan de la primo,
Dins le poulit soulelh que dauro les abrilhs,
Un lilla tout en flous s'adreito sus la cimo

- Déjà j'en ai ai orné mon cœur
Par amour pour une délicate demoiselle.

On la dirait perlée de rosée,
Tant elle est fraîche et elle pénètre mon corps
De sa subtile odeur printanière ;
Elle fait que mon chagrin va finir
Et elle entretient le souvenir
Qui résonne comme une rime claire.

Sans relâche, nous nous souviendrons,
Giroflée, oui nous chanterons
Avec ma muse bluette,
Comme de plaisants rossignols
Perchés sur des rosiers fleuris,
Nous gazouillerons pour ma mie ;

Fort, nous chanterons sa délicieuse allure,
Son vêtement qu'Amour sait disposer,
Sa chevelure rayonnante,
Son regard vif et de bel azur
Qui m'ont éclairé dans l'obscurité
Où me retenait une méchante ogresse.

17 Mars 1877.

LE LILAS

A Mademoiselle Jana W...

Ô éblouissante vision ! Au milieu du printemps,
Dans le joli soleil qui dore les mois d'avril,
Un lilas tout en fleur se dresse au sommet

D'un supel brusissent del clar canta des grillhs.

Mesclo l' rose qu'allegro à l'azur qu'apazimo,
Audourous, bransoulat pès premieiris bresilh,
E pès poutous alats qu'i escampilho l'imo,
Coumo de parpalhols gaujousoment fousilh.

Cansous, pèrfums, coulous, lux enmimarelanto
Fan d'aquel albricel la glorio trioumflanto
Del terradou mairal ount grelho l' semen d'or.

O fais de jouventut e de gracio amourouso !
O lilla trelusent ! O merilheto blouso !
Atal veirè toutjoun la migo de moun cor.

23 de Mars 1877.

[34, 36]

A DONO DULCIORELO

Per le joun de la sieuno festo

O filholo ! te mandi 'n grillh,
Le premiè qu'aje aiceste abrilh,
Canta coumo 'n gaujous pifraire ;
Ja se fregoun e fan de bruch
Las tampetos de soun estuch,
Jogoun per tu moun pus gent aire
Que t'aribo d'ier espelit,
Escardussat, valent, poulit,
Tindarel coumo uno perleto.
Ausisses le gric-gric, gric-gric
Del bestiou mai que mai afric
De gaudina ma filhouleto ?

D'une butte bruissante du clair chant des grillons.

Il mêle le rose qui rend gai avec l'azur qui apaise,
Ardent, bercé par les premiers gazouillis,
Et par les baisers ailés que la brise éparpille,
Comme des papillons joyeusement folâtres.

Chansons, parfums, couleurs, lumière fascinante
Font de cet arbuste le triomphant rayonnement
De cette terre maternelle où germe la semence d'or.

Ô bouquet de jeunesse et de grâce amoureuse !
Ô lilas splendide ! Ô merveille pure !
Ainsi, verrai-je toujours l'amie chère à mon cœur.

23 Mars 1877.

A DAME DULCIORELLE

Pour le jour de sa fête

Ô ma filleule ! je t'envoie un grillon,
Le premier qui ait, en ce mois d'avril,
Chanté comme un joyeux joueur de fifre ;
Déjà ils se frottent et font du bruit
Les petits archets de ses élytres,
Ils jouent pour toi cet air très plaisant
Qui te parvient, juste éclos depuis hier,
Déluré, énergique et joli,
Et résonnant en perles fines.
Entends-tu le cri-cri, cri-cri
Du petit animal toujours plus désireux
De réjouir ma petite filleule ?

L'ausisses ! Te dits : « Sios toutjoun
Fresqueto autant pla qu'uno fount
Que, naut, s'amago joub la ramo,
Amistadouso à 'mbelina
E brezilhanto à fa pana
Le roussignoulet de toun amo.

Sèns relais, del founze del cor,
Aimo moun fraire, aimo ta sor,
O felibresso Dulciorelo !
E gardo un boussi d'amistat
Al troubaire qu'es counquistat
Per ta mannado Janourello. »

T'a sounat mous vots, le grilhet,
E sus ta ma demoro quet,
Filholo, s'as uno gabieto
Encroucado à toun countrovent,
Mets-i-le, te dira souvent
La mèmo simplò cansouneto.

7 d'Abrilh 1877.

L'entends-tu ! Il te dit : « Tu es toujours
Aussi fraîche que cette source
Qui, là-haut, se cache sous le feuillage,
Si amicale qu'elle ensorcelle
Et si babillante qu'elle ravit
Le petit rossignol de ton âme.

Sans cesse, du fond du cœur,
Aime mon frère, aime ta sœur,
Ô Félibresse Dulciorelle !
Et garde un peu d'amitié
Pour le poète qui est conquis
Par ta délicieuse Jeanne.

Il a rimé mes vœux, ce petit grillon,
Et sur ta main il reste silencieux.
Ma filleule, si tu as une petite cage
Accrochée à ton volet,
Et si tu l'y met, il te dira souvent
Cette même et simple petite chanson.

7 Avril 1877.

[36, 38]

PLANH

A la mieuno migo

Loung del camp de li pincat de safirs,
Loung de la fabiero audourouso
A 'mbauma toutis les respirs,
M'en vau, soucinous, ô mieuno amourouso !

D'aici soun pla lènh tous lugres d'azur,

COMPLAINTE

A mon amie

Dans le champ de lin parsemé de saphirs,
Longeant le champ de fèves odorant
Qui embaume les souffles légers,
Je m'en vais, soucieux, ô mon amour !

Ici, il sont bien loin tes yeux d'azur,

Pla lèn la flairo frescouleto
De ta bouco que, pel sigur,
Es la flour d'amour, ô mieuno amigueto !

Pot canta l'iroundo al pus naut del cel
E dins la randuro flourido
Calandreja mai d'un aucel,
Esperi ta voux, ô ma tant poulido !

Droulletto e jouvent landroun, dous per dous,
Pel mirgalhadis de la prado,
E s'embriaigoun de poutous,
Ieu, sousqui, soulet, ô ma douço aimado !

Sousqui 'n lagremant, as vielhis oulieus,
Puei à la mar mediterrano
Miralhejado de rais vieus
Qu'agaitos risento, ô ma belo Jano !

M'asemblo te vese, ambe tous esclops
Del Velai e ta raubo blùo,
Al miei de l'ort, prenent tous ops,
Debrembant la brumo e le frech que t'ò.

E coumo un agnel desmairat, moun cor
Plouro : mè ! per ta roso caro,
Per tous pelsses de brounze e d'or
E l' tieu blous amour, ô migo tant caro !

14 d'Abrilh 1877.

Bien loin le parfum frais
De ta bouche qui, c'est sûr,
Est la fleur de l'amour, ô mon aimée !

Que chante l'hirondelle au plus haut du ciel
Et dans la haie en fleur
Que gazouillent tous les oiseaux,
C'est ta voix que j'attends, ô ma si jolie !

Jeune fille et jeune homme flânent, deux par deux,
Dans la diaprure des prairies,
Et ils s'énivrent de baisers,
Moi, je rêve, solitaire, ô ma douce aimée !

Je songe en larmes, aux vieux oliviers,
Puis à la mer méditerranée
Aux reflets de rayons vifs
Que tu regardes en riant, ô ma belle Jeanne !

J'ai l'impression de te voir, en sabots
Du Velay dans ta robe bleue,
Au milieu du jardin où tu folâtres,
Oubliant la brume et le froid qui tue.

Et comme un agneau sevré, mon cœur
Pleure : bê ! désireux de ton rose visage,
De tes cheveux de bronze et d'or
Et de ton amour pur, ô ma si chère aimée !

14 Avril 1877.

[38]

LE ROUSSIGNOL

A ma Janourela

Lux de fare immense acimant Sant-Clar,
La luno fa joun dins la nueit fresqueto ;
Dins un poumariè qu'es proche de Seto,
Entre estanh neblous e bramanto mar,

Un roussignoulet canto sa migueto ;
Soun imne de gauch fuso, tindo clar
E desgruno naut mai d'uno perleto ;
Embelino l'albre ount sara l' nids car.

Costo la passieu bulhento que clamo
E costo l' maissant, maissant languiment,
L'uno mar e l'autre estanh de moun amo,

O ma Janourela, amoureuxoment,
Dins l'ort-pouèsio emplenat d'esclaire,
Moun cor fa rampèu à-n-aquel troubaire.

En camí de fer,
28 d'Abrilh 1877, 11 ouros e mièjo de la nueit.

[40]

LE BOUQUET

A la mieuno Janourela

Pla cachat entre dos paginos
De moun gardo-erbos de país,
Un brave bouquet de flous finos
Desempuei un mes se paissis ;

LE ROSSIGNOL

A ma Jeanne

Lumière de phare immense au-dessus de Saint-Clair,
La lune rend toute claire la nuit fraîche ;
Dans un verger de pommiers près de Sète,
Entre l'étang brumeux et la hurlante mer,

Un petit rossignol chante sa petite amie ;
Son hymne à la joie fuse, il tinte clairement
Et, sonore, il s'égrène en fines perles ;
Il ensorcelle l'arbre où sera le nid chéri.

D'un côté la brûlante passion qui bat la chamade
Et de l'autre le méchant, très méchant ennui,
Un, la mer et l'autre, l'étang de mon âme,

Ô ma petite Jeanne, amoureuxoment,
Dans le jardin de la poésie plein de clarté,
Mon cœur rivalise avec ce poète.

Sur le train,
28 avril 1877, 11 heures et demi, la nuit.

LE BOUQUET

A ma chère Jeanne

Bien pressé entre deux pages
De mon herbier du pays,
Un gros bouquet de fines fleurs
Depuis un mois se fane ;

Dambe las candos englantinos,
- Sèns flairo, le lilla crassis ;
Ai ! ja se mostroun las espinos
Joubs la ramo que se mouissis !
Ount es toun flam, pauro manado

Que me venes de la mainado
Jano ? – O souveni tant fresquet !
E tourna tas fuelhos lusissoun
E las tieus rosos s'esplandissoun,
- L'amour t'embelino, ô bouquet !

18 de Mai 1877.

Avec les pures églantines,
- Sans odeur, le lilas se défait ;
Hélas ! déjà on voit les épines
Sous les feuilles qui moisissent !
Où est ton éclat, pauvre petit bouquet

Car tu me viens de la délicieuse
Jeanne ? – Ô souvenir si frais !
Et à nouveau tes feuilles brillent
Et tes roses s'épanouissent,
- L'amour t'ensorcelle, ô bouquet !

18 Mai 1877.

[40, 42, 44, 46, 48]

LES VALENTS TIMOUNIÈS

Ai Cap-mèstre Frederic Mistral

I.
Dins le cel lins, Avignoun rous
Coumo l'or, magic, auturous,
Cieutat anciano e bateganto
De belos cansous e d'amour
Que, del Roucas, gaito l' Ventour
Pourtant naut sa bosso giganto.

Les faucilhs jiscoun, l'aire es clar
E, large coumo un bras de mar,
Le Rose cour, floucat d'escrumo,
Rabent, en remoulinements,
Plé de mourmouls, d'avaliments
E dreit as pounts coumo un brau tumo.

LES VAILLANTS TIMONIERES

Au grand maître Frederic Mistral

I.
Dans le ciel profond, la rousse Avignon
Comme de l'or, magique et hautaine,
Cité ancienne et palpitante
De belles chansons et d'amour
Qui, du Roucas, regarde le Ventoux
Qui porte très haut sa géante bosse.

Les martinets criailent, l'air est clair
Et, large comme un bras de mer,
Le Rhône court, orné d'écume,
Rapide, de tourbillons en tourbillons,
Plein de murmures, à la diable
Tout droit vers les ponts comme un taureau, il fonce.

Gar'aici que nauo d'aval
Coustejant gairebe l' ribal,
Un bateu dambe chèminiero
E rodos de cado coustat
Que tenoun le brivent patat ;
Desplego soun fum en bandiero.

Un boussi vielh, es petassat
De roumbaliès, - tiro alassat ;
Sa cargo es de barricos vudos.
A per aco cinq timouniès
Que soun pas jamai les darnières
A metre à l'obro lhours mas rudos ;
A per aco cinq timouniès !

II.

Ja trimo la valento troupo,
Sul pountet ennartat en poupo !
Cal que le flume siò doumdat !
Tiro, suso, buto, - l'esquino
Tibo e s'arqueto la puetrino
Ount clamo le cor abrandat.

Arrapento, lauro le Rose,
Sèns qu'un bricou le punh i escose,
Risent d'estaringlo ou de pic ;
Atend sènsè pòu las tourmentos ;
Fa carrinca las ferramentos
Del goubernalh en boun garric.

Le bateu va de loungo, passo
Costo la verdo Bartalasso,

Voici que vogue en aval
Frôlant presque le rivage,
Un bateau à cheminées
Et à roues de chaque côté
Qui n'arrêtent pas de battre le courant ;
Il dévide sa fumée en bannière.

Un peu vieux, il est rafistolé
De rombalières – il avance fatigué ;
Il est chargé de barriques vides.
Il a pour cela cinq timoniers
Qui sont toujours prêts
A se servir de leurs rudes mains ;
Il a pour cela cinq timoniers !

II.

Elle peine déjà la vaillante troupe,
Sur le petit pont échaffaudé en poupe !
Le fleuve doit être dompté !
Elle tire, transpire et pousse, - le dos
Est tendu et se gonfle la poitrine
Où gronde le cœur enflammé.

Tenace, elle laboure le Rhône,
Sans ressentir le poing qui brûle,
En se riant des échardes et des entailles ;
Elle attend sans peur les tourmentes ;
Elle fait crisser les ferrures
Du gouvernail de bon chêne.

Le bateau avance sans s'arrêter, il passe
Près de la verte Bartalasse,

E per pica l'arco del pount,
Les cinq omes manobroun rete ;
Ardit, les bravis ! Que tout pete !
Un autre vaissel ven d'amount.

Agachats-le ! On diriò qu'a d'alos,
E dins l'aigo que bulh, sas palos
Rodoun à vous fa vese lums ;
A grando vapou volo, volo ;
Rousento, poulsò la paiole
E soun canou rounflo, tout fums ;
A grando vapou volo, volo !

III.

Moustre pr'un titan delargat,
Darrè 'no pilo es amagat
A-n-aquel que, mountant, se viro
E le mostro as sieus valedous ;
Sul còp, s'enlairo de sus dous
Un férouj crid d'espant e d'iro.

Lèu-lèu sèns poude s'arresta,
Pro countro pro se van tusta
Coumo de màrras azirouses ;
Toutos las bandos cricaran,
Caprouns e lintos s'asclaran,
Ai las ! Coumo de freulos nouses.

Lèu-lèu, tout sara capvirat,
'Spoutit, en trosses, desferrat,
L'aigo s'engoulira, fangouso,
Dins l'estivo, pès traucs prigounds ;
Les bateùs aniran à founds

Et pour piquer vers l'arche du pont,
Les cinq hommes manoeuvrent ferme ;
Courage, les braves ! Que tout éclate !
Un autre vaisseau vient en amont.

Regardez-le ! On dirait qu'il a des ailes,
Et dans l'eau qui bout, ses pales
Tournent éblouissantes ;
À toute vapeur il vole, vole ;
Brûlante, la chaudière halète
Et son canon ronfle, tout fumant ;
À toute vapeur, il vole, vole !

III.

Monstre par un titan lâché,
Derrière une pile il est caché
Pour celui qui, tout en montant, se retourne
Et le montre à ses hommes courageux ;
Aussitôt, de tous les deux, s'élève
Un farouche cri d'épouvante et de colère.

Très vite sans pouvoir s'arrêter,
Proue contre proue il vont se heurter
Comme des béliers pleins de haine ;
Toutes les bandes craqueront,
Étraves et persintes se fendront,
Hélas ! comme de fragiles noix.

Très vite, tout sera renversé,
Ecrasé, en morceaux, démonté,
L'eau s'engouffrera, boueuse,
Dans l'estive, par les trous profonds ;
Les bateaux vont aller au fond

Dambe lhour colho verturouso.

« As barquets » bramo as timouniès
Le mounde cugnat sus tauliès
Del pount couloussal que tremolo ;
As barquets ! Daissa les vapours !
Que ! les prenoun per de capous !
E fier, cado ome mai s'assolo ;
Que ! les prenoun per de capouns !

IV.

Anem, ne valoun de centenos !
Regats de nervis e de venos,
Les brasses tenoun cop, les dits
S'enclastroun à la duro barro,
La templego crico, la garro
Se couflo e's peds soun enredits.

Ja le vapou d'aval chapoto,
Les gafous renoun e la coto
Traço 'n mièj-celcle ves le bord,
Puei, sus la dreito tourno, proumto,
Uno butado l'arremounto ;
Adieu le naufratge e la mort !

Les batès se crousoun, laucejoun,
Tèrribles, - les fums se barrejoun,
E les dex timouniès ardots
Se saludoun d'un bram de joio,
En fugent dins un rai de glorio,
Per les 'spectatous applaudits.

E dins un ré, tout s'apazimo,

Avec leur troupe vertueuse.

« Aux canots », hurlent aux timoniers
Les gens serrés sur les tabliers
Du pont colossal qui tremble ;
Aux canots ! Laisser les vapeurs !
Quoi ! on les prend pour des lâches !
Fier, chacun davantage s'affermit ;
Quoi ! on les prend pour des lâches !

IV.

Allons, ils en valent des cents !
Sillonnés de nerfs et de veines,
Les bras résistent, les doigts
Se crispent sur la dure barre,
L'articulation craque, le jarret
Se gonfle et les pieds se sont raidis.

Déjà le vapeur en aval frappe l'eau,
Les gonds grincent, et la cale
Trace un arc de cercle vers la rive,
Puis, vers la droite il revient, rapide,
Une poussée le sauve ;
Adieu le naufrage et la mort !

Les bateaux se croisent, lancent des éclairs,
Terribles, - les fumées se confondent,
Et les dix timoniers hardis
Se saluent avec un grand cri de joie,
En fuyant dans un rayon de gloire,
Par les spectateurs applaudis.

En un rien, tout est devenu tranquille,

Vès le canvalh e vès la cimo ;
Avignoun siau dentelo l' cel,
La Bartalasso souloumbrouso
A mai d'uno voux amourouso
De jouve, de drollò e d'aucel,
A mai d'uno voux amourouso.

V.

Timouniès, valents mièjournals,
Salut tres cops ! Ets d'immourtals,
La santo patriò remiro
Les vostris brasses atletics,
Omes dinnes des tems antics,
Fortis fraires de Cinegiro.
O trabalhaires à 'nveja !

Vouldriò pla sapie maneja
E la gradino e la massolo
Per esculta, dins le Paros,
Vostre bel escabot d'eros
Que de las vilanios counsolo !

Vous fariò dins vostro vertu,
Le ped descaus e le cap nud,
Mainatges de l'eterno peno,
Al timou, d'unis enerennats,
D'autres butant, espanjarnats,
Le frount rufat, couflant la veno.

Sus un piliè del pount fanous,
Arc de trioumfle espectacularous
Ount, dejoubs, vostre batèu passo,
Sariots quilhats, lèngh des couars,

Depuis les profondeurs jusqu'à la cime ;
Avignon calme fait une dentelle dans le ciel
La Bartalasse pleine d'ombre
A de nombreuses voix amoureuses
De jeunes garçons, de filles et d'oiseaux,
Elle a de nombreuses voix amoureuses.

V.

Timoniers, vaillants méridionaux,
Trois fois salut ! Vous êtes immortels,
La sainte patrie admire
Vos bras athlétiques,
Hommes dignes des temps antiques,
Solides frères de Cynégire.
Ô travailleurs qu'on envie !

Je voudrais bien savoir manier
La gradine et la massette
Pour sculpter, dans le Paros,
Votre beau groupe de héros
Qui des infamies console !

Je vous ferais dans votre vertu,
Le pied déchaussé et la tête nue,
Jeunes gens de l'éternelle peine,
Au timon, les uns rejetés en arrière,
Les autres poussant, débraillés,
Le front plissé, la veine gonflée.

Sur une pile du pont magnifique,
Arc de triomphe spectaculaire
Où, en dessous, votre bateau passe,
Vous seriez debout, oublieux des lâches,

Fieris, traucant les belets clars !
De vostro estaturo grandasso,
Fieris, traucant les belets clars !

Avignoun, le 22 de Mai 1877.

Fiers et traversant les clairs rayons !
De votre stature superbe,
Fiers et traversant les clairs rayons !

Avignon, le 22 Mai 1877.

[48, 50]

LA LIROUNDO

A la mieuno Janourello

Es ma poulido aimado, ô ribieireto moundo !
E coumo elo as frescou de roso jouventut,
Pèrfums de cande amour e raiets de lux bloundo
E sa belo lingesso e sa fino vertut.

Demest tous carbenals, tous fraisses, ô Liroundo,
Landros joubs un mourmoul de brancatge ramut,
Dambe vams de cabrols e fusonents d'iroundo,
Devignant la que loung de tu seguissi, mut.

Lisos dins le pelenc, quand s'azoumbro, raivouso,
- Se rits, fas cascalha toun aigueto tant blouso
Sus calhaus mirgalhats de moufo e de soulelh ;

Fugisses dreit al Lez qu'amourousit te mamò,
Mentre que le mieu cor se dubris vès soun amo
E que frègoun mous pots soun visatge vermelh.

Dins les erbatges de la Liroundo,
Disate, 26 de Mai 1877.

LA LIRONDE

A ma Jeanne

Tu es ma jolie amante, ô petite rivière claire !
Et comme elle, tu as des airs frais de rose jeunesse,
Des parfums de pur amour et de petits rayons blonds,
Et aussi sa belle sveltesse et sa délicate vertu.

Dans tes chènevières, tes bois de hêtres, ô Lironde,
Tu flanes sous le murmure des branches feuillues,
Avec des élans de chevreau et des essors d'hirondelle,
En imitant celle que je suis, silencieux, sur tes bords.

Tu glisses dans l'herbe, quand à l'ombre, elle rêve,
- Si elle rit, toi tu fait rire aux éclats ton eau si pure
Sur les cailloux émaillés de mousse et de soleil ;

Tu t'enfuis droit vers le Lez qui, amoureux, te boit,
Tandis que mon cœur s'ouvre vers son âme
Et que mes lèvres frôlent son rougissant visage.

Dans les herbages de la Lironde,
Samedi, 26 Mai 1877.

[50, 52, 54]

LA RONDO DE LAS GRACIOS

Per ma Migueto

Le vespre es siau, coumoul de boun-ur ; aici l'ouro
Ount, rubis estounable arrancat al cel caud,
Le soulelh coulc lugrejo, escampant sa pourpouro,
Darrè les plataniès tibant lhour capelh, naut.

Demest les piboulets e la verde baragno,
Mentre que l' roussignol canturlejo, amoureux,
Van drollos e galants, plenis de douço cagno,
Freulats beziadoment per de teugnos clarous.

Magic raive ! On diriò qu'uno albo s'es levado
Dins l'aigo, tant es roso entre les grandis jouncs ;
Percassant, vès la nueit, la claro vesperado,
L'ombro laugieroment pesso les belis trouncs.

Aquelis que soun blancs sembloun d'antiquis malbres
De divos amagant lhour cos de liri nud
Dins le luscre tardiè que s'expandis pès arbres
E subre le travès e l' canvalh rascagnut.

De grillhs pifrejoun vieu as pradets, - d'engragnotos
S'alacoun, baralhart sèns relais, à l'encop,
E ça 'n là, s'enrouplant d'escurino, las chotos
Daissoun toumba 'n souspir coumo'n pès qu'an de trop.

Costo 's bladets flourits s'ausissoun de mainados,
La bouco de la nueit bèu lhour bascalal d'or ;
Erbatges del ribal, moufos de las anados
Enlairoun de sentous qu'embriaigoun le cor.

LA RONDE DES GRÂCES

Pour mon amie

L'après-midi est calme, plein de bonheur ; voici l'heure
Où, rubis surprenant arraché au ciel fiévreux,
Le soleil couchant scintille, déversant sa pourpre,
Derrière les platanes tendant leur cime, tout là-haut.

Parmi les jeunes peupliers et la verte haie vive,
Tandis que le rossignol chantonne, amoureux,
Filles et garçons vont, pleins de langueur,
Délicatement frôlés par de fragiles clartés.

Rêve magique ! On dirait qu'une aube est apparue
Dans l'eau, tant elle est rose parmi les grands joncs ;
Pourchassant, la nuit venant, la claire après-midi,
L'ombre enveloppe légèrement les grands troncs.

Ceux qui sont blancs ressemblent à des marbres antiques
De déesses cachant leur corps de lys dénudé
Dans le tardif crépuscule qui s'étend entre les arbres
Sur les pentes abruptes et le précipice escarpé.

Des grillons strident vivement dans les prés, -des grenouilles
Se baignent, croassant sans cesse, toutes ensemble,
Et ici et là, s'entourant d'obscurité, les chouettes
Laissent échapper un soupir comme un poids mal supporté.

Près des blés en épis on entend des jeunes filles,
Le crépuscule finissant boit leurs éclats de rire d'or ;
Les herbes du rivage, les mousses des allées
Exhalent des senteurs qui énivrent le cœur.

En là, dins la cieutat s'alucoun de lanternos.
Trevi, loung del canal, d'erbo junquo as genouls ;
Le cel a de lugras e les cmaps de lucernos,
- Que fa bou camina joubs les nautis tremouls !

Qu'es dous de s'empregna de fresco pouësio
E de reviscoula l'esperit mièj agut !
O naturo estivalo, ès couflo d'ambrousiò :
Toun lait que vau pou pant en troubaire emaugut !

Landri dins les pèrfums qu'amourousissoun l'aire,
Les uelhs coumouls de raive e l'ime plé d'azur,
E vesi s'esperta, dreit al miei d'un esclaire
Que la luno al trelus liso à travès l'escur,

Las Gracios se balhant la ma, fasant la roundo
Que mirèroun Moscus, Teoucrita e Chainiè,
Le cap enramelat, virant dins la lux bloundo
E tre pant sul pelenc, dejoubs un plataniè.

Las tres sors Aglaiè, Ufrousino e Talio
Que soun l'enlusiment, la flou, l'allegretat,
Maridoun, en virant, la sublimo armouniò
E l'esplendou divino e l'antico beutat.

Lhour cos semblo ibourin joubs les rais que la luno
I pauso ambe l'ombreto esquisto d'un ramel ;
Viroun mai vitoment e, lèu, ne fan pus qu'uno :
Qu'es ma migo parivo à-n-un soulelh nouvel.

Ô la glorio sereno, ô la casto divesso
Que se ten, davant ieu, dins soun enlusiment !

Là-bas, dans la cité s'allument des lanternes.
J'erre, le long du canal, de l'herbe jusqu'aux genoux ;
Le ciel a ses astres et les champs leurs lampyres,
- Qu'il est bon de marcher sous les trembles élancés !

Qu'il est doux de s'imprégner de fraîche poésie
Et de ranimer son esprit à demi épuisé !
Ô nature estivale, tu es gonflée d'ambrosie :
Ce lait dont je me nourris en poète ému !

Je flâne parmi les parfums qui courtisent l'air,
Les yeux pleins de rêve et l'esprit plein d'azur,
Et je vois s'éveiller, debout dans l'éclair
Que la pleine lune promène dans l'obscurité,

Les Grâces qui se donnent la main, pour faire une ronde
Qu'ont admiré Moscus, Théocrite et Chénier,
Une couronne sur la tête, tournant dans la lumière blonde
Et foulant les herbes, sous un platane.

Les trois sœurs Aglaé, Euphrosine et Thalie
Qui sont la brillance, la fleur, l'allégresse,
Font s'épouser, en tournant, la sublime harmonie
La splendeur divine et l'antique beauté.

Leur corps semble d'ivoire sous les rayons que la lune
Y dépose avec l'ombre légère et exquise d'un rameau ;
Elle tournent plus vite et, bientôt, elle ne font qu'une :
C'est mon aimée pareille à un soleil nouveau.

Ô gloire sereine, ô chaste déesse
Qui se tient, devant moi, dans splendeur !

Me sentissi rajent de blouso embriaiguesso
E, fresinant d'amour, tãmpi 's uelhs douçoment.

Junh 1877.

[54]

UN MOUNTFORT PRUSSIAN

Al general del Sant-Esperit

« ... Brogli. Fountano : ... Mountfort ;
... coumte de Taleirand-Peirigort... »
(Noms franceses que se troboun
subre l'*Annuari militari*
de Prussia, - 1876)

Ô Moustre rousegat per l'azir e l'aissejo !
Dejoub la peiro sieuso e dedins le lançol,
Trefousis de boun-ur, sus ta poulvero frejo,
Loup que de nostro car fasquères un rigol !

Anem ! Brandis ta clusco, estiro-te, penejo
E de l'orre silencio arranco l' badalhol,
- Te pos regaudina ! La tieu raço rassejo
E, vuei, dins un gaissou regilhos, fer aujol !

Gar te aici tout patrac e per l'aulo victorio
Empalanquit, couflat d'insouentasso joio
Que fasiò restounti les trioumfles ancians !

O, rits dans le tahut, bourrèu des Albigezes,
- Un des tieus es vengut matulha les Franceses,
Al cap d'un batalhou de soudards prussians.

18 de Julhet 1877.

Je me sens submergé de pure ivresse
Et, frémissant d'amour, doucement, je ferme les yeux.

Juin 1877.

UN MONTFORT PRUSSIEN

Au général du Saint-Esprit

« ... Broglie, Fontane..., Montfort...
Comte de Talleyrand-Périgord...
(Noms français qui se trouvent
dans l'*Annuaire militaire*
de Prusse, - 1876)

Ô Monstre rongé par la haine et la cupidité !
Sous la pierre silicieuse et sous le linceul,
Tressaille de bonheur sur la poussière froide,
Loup, toi qui de notre chair t'es rassasié !

Allons ! Secoue la tête, étire-toi, mets-toi sur pied
Et de l'horrible silence arrache le bandeau,
- Tu peux te réjouir ! Ton espèce s'est perpétuée
Et, à ce jour, rejeton tu réapparais, féroce aïeul !

Te voici, c'est bien toi, pour l'affreuse victoire
Tout équipé, gonflé de l'impudente joie
Qui faisait retentir les triomphes anciens !

Ô, ris dans ton cercueil, bourreau des Albigeois,
- Un des tiens est venu abattre les Français,
A la tête d'un bataillon de soldats prussiens.

18 Julhet 1877.

[56, 58]

SOUVENENÇO D'ABRILH

Per ma migueto

Abrilh ! Abrilh, poulit Abrilh !
Cantos dambe uno voux d'iroundo
Qu'enlairo-lairo soun bresilh
Pel blu fresinant e la clarou bloundo.

L'iver forobandit,
A travès l'aigo linso e blouso,
Un soulelh d'argent a 'spandit
De vels oundejants de lux amourouso.

Partit d'un nids escur,
Al ran del ribal e regant l'esclaire,
Parieu à-n-un laucet d'azur
Es passat le bernat-pescaire.

Subre l' Canal e costo 's jouncs,
La cambo de la lengo-d'auco,
Qu'ero entoutibilhado à founds
S'estiरो en espir, poulidoment trauco

L'oundo d'un vert gaiant
E fa salhi 'no flou femelo,
Cercant al miei del brieu raiant
La sieu masclo flou, sa bessouno estelo ;

Se troboun e lèu-lèu
La douço femelo es poutounejado,
Tampo sa courolo de nèu
E tourno s'alaca, 'mpregnado.

SOUVENIR D'AVRIL

Pour mon amie

Avril ! Avril, bel Avril !
Tu chantes d'une voix d'hirondelle
Qui lance lanlère son gazouillis
Dans le bleu frémissant et la clarté blonde.

L'hiver étant proscrit,
A travers l'eau profonde et pure,
Un soleil d'argent a étendu
Des voiles ondoyants de lumière amoureuse.

Parti d'un nid obscur,
Au bord du rivage et sillonnant la clarté,
Pareil à un éclair d'azur
Est passé le Martin-pêcheur.

Sur le Canal et près des joncs,
La tige de la vallisnérie,
Qui était entortillée au fond
S'étire en spirale, et élégamment troue

L'onde d'un vert plein de gaieté
Elle fait surgir une fleur femelle,
Cherchant au milieu du courant rayonnant
Sa fleur mâle, son étoile jumelle ;

Elles se trouvent et bien vite
La douce femelle reçoit un baiser,
Elle ferme sa corolle de neige
Et retourne se baigner, fécondée.

Ô ! Quantos, caduno à soun tour,
Ô Quantos d'aquelos flouretos,
Pallos de la fèbre d'amour
Se venoun baisa coumo de bouquetos !

Se flumes del Brasilh
Carrejoun or e peiros raros,
Nostre Canal, per fi d'Abrilh,
Enmeno poutous dins sas aigos claros.

Vai ! Quand respelira
La gentio sasou de las primtanieros,
Joubs Sant-Roc, anirem mira,
Albeto, las flous poutounieros ;

Mai de baisés se balharan
Dessus l'oundo enmimarelo,
O migo ! mai ne tindaran
Sus ta gauto roso e ta boucarelo !

27 de Julhet 1877.

[58]

CANSOU

La nueit es estelado
E la vilo esclarado
Daisso pel Bassi trum
De rajados de lum.

E coumo uno iroundelo,
Volo uno barcarelo

Ô ! Combien, chacune à son tour,
Ô ! Combien de ces petites fleurs,
Pâles de la fièvre de l'amour
Viennent échanger un baiser comme de petites bouches !

Si les fleuves du Brésil
Transportent de l'or et des pierres rares,
Notre Canal, à la fin d'Avril,
Emporte des baisers dans ses eaux claires.

Va ! Quand renaîtra
La belle saison des primevères,
Sous Saint Roch, nous irons admirer,
Ma chère aurore, les fleurs qui aiment s'embrasser ;

Autant de baisers donnés
Sur l'onde qui ensorcelle,
Ô mon aimée ! autant tinteront
Sur ta joue rose et tes lèvres !

27 Juillet 1877.

CHANSON

La nuit est étoilée,
Et la ville éclairée
Laisse sur le Bassin brumeux
Des coulées de lumière.

Et comme une hirondelle,
Vole une petite barque

Sus l'aigo que frezis,
Se rufo entre-luzis ;

A graules e guitarros,
Lucernos, vouxes claros
De jouve e de galant,
- Tout fuch en tremoulant

Atal, dins la vidasso,
Les vielhs disoun que passo :
Amour, gauch e vertut,
- La belo jouventut.

28 de Julhet 1877 (nàu ouros de la nueit).

Sur l'eau qui frissonne,
Se ride et brille fugitivement ;

Elle a des hautbois et des guitares,
Des lucioles et des voix claires
Des jeunes et des galants,
- Tout s'enfuit en tremblant !

Ainsi, dans cette vie,
Les vieux disent que tout passe :
Amour, joie et vertu,
- La belle jeunesse.

28 Juillet 1877 (neuf heures, la nuit)

[60]

LE BOURRICOU

A-n-Roumié Marcelin

Loung d'un caminet plé de cassalados,
Darrè la bourrico on vei l'azirou.
Las bestios de bast soun arrigoulados :
Tiroun en flacant, bato e mai garrou ;

S'aludoun pel sol, las cambos mastados,
Mais, que proche jaupe un maissant farou,
Depèds, e sul cop van destimboulados !
Le soumilh s'ato en pleno clarou ;

Tout, pès orts frutats, i agrado e l'encouro !
Es negre e lusent tant pla qu'uno amourou
E soun uelh parès un prunel flourat.

L'ÂNON

A Rémy Marcelin

Le long d'un petit chemin couvert de scories,
Derrière l'ânesse on voit l'ânon.
Les animaux de bât sont repus d'herbes :
Et traînent indolents, le sabot et le jarret ;

Ils se roulent à terre, leurs pattes tendues,
Mais, si tout près aboie un méchant chien de berger,
Aussitôt redressés, ils s'en vont affolées !
L'anôn s'arrête en pleine clarté ;

Tout, dans les jardins féconds, lui plaît et l'encourage !
Il est noir et brillant comme une mûre
Et son œil ressemble à une fraîche prunelle.

Mirats-le, sieu-plèt ! se grato à 'no tanco,
Urous, machegant uno veuso blanco
Dambe un parpalhol qu'es d'azur daurat.

Julhet 1877.

Regardez-le, s'il vous plaît ! Il se gratte à une barrière,
Heureux, machonnant une scabieuse blanche
Avec un papillon qui est d'or et d'azur.

Juillet 1877.

[60, 62]

A-N-UN PANET DE TOR

Al grand fort de la calou rudo,
- Remirable autant qu'envejant,
Dins ta garrafo pouterludo,
Panet de tor, qu'ès candejant !

Coumo de sable d'uno cledo,
Del cel plavinejo de foc ;
Sanglaços, - sèns taro ni sedo
E mai blous qu'un cristal de roc.

Semblos des diàmants le grand reire,
Fait per estabousi'n radja ;
Mais, calfo tant que joubs le veire
Tout susent, foundes adeja.

Fousquères nèu amoulounado,
- En Cabardès, l'iver darniè,
- Que pourtèroun, aici, 'stroupado
Dins de secum de castanié.

I an balhat un toumbel, pauc dinne
De sa clarou fregant l'azur,
A ta nèu blanco coumo 'n cinne,
- Es à la cavo, pl' à l'escur.

A UN PETIT PAIN DE GLACE

Au cœur de la rude chaleur,
- Admirable autant que désirable,
Dans ta carafe à gros bec,
Petit pain de glace, tu es tout blanc !

Tel du sable tombant d'une claie,
Du ciel il pleut du feu ;
Tu glaces le sang – sans tache ni fêlure,
Tu es plus pur que le cristal de roche.

Tu sembles des diamants être l'ancêtre,
Fait pour ébahir un rajah ;
Mais, il fait si chaud que sous le verre
Transpirant, tu fonds déjà.

Tu as été neige amoncelée,
- En Cabardès, l'hiver passé,
- Qu'on a apportée, ici, enveloppée
Dans des feuilles sèches de chataignier.

On lui a donné une tombe, peu digne
De sa clarté proche de l'azur,
À ta neige blanche comme le cygne,
- Il est à la cave, au fort de l'obscurité.

Aqui, costo las tressairolos
D'aigo-ardent, dins uno semal
S'engoulis, pauc-à-pauc, en bolos,
Per s'i mescla dambe de sal.

D'aquel estrange maridatge
Sourtisses, moullat e claret,
E venes tourra le beuratge
Que, dins ieu, mato l'aulo set.

E mentre que s'es abrandado
La fournasso de Messidor,
Me fas enmena la pensado
Dreit à l'iver, panet de tor !

Julhet 1877.

Là, près des barricues
D'eau de vie, dans une comporte
Elle se réduit, peu à peu, en boules,
Pour se mélanger à du sel.

De cet étrange mariage
Tu sorts, moulé et translucide,
Et tu viens geler la boisson
Qui, en moi, tue la mauvaise soif.

Et tandis que s'est allumée
La fournaise de Messidor,
Tu entraînes ma pensée
Droit vers l'hiver, petit pain de glace !

Juillet 1877.

[62, 64, 66, 68]

A MULHOUSO

A'n J. B. Brissaud

« La cieutat de Mulhouso a mandat un
milhoun al coumitat electoural republican
de Paris. »
(Gazetos de Julhet 1877)

Ariàbinum lati, grando e bravo Mulhouso ! /
Coumo le troubaire de foc
Figuiera de Toulouso,
Te mandi 'n clar salut de moun amo ardelouso,
Del miei del Lauragués e dins ma lengo d'oc.

A MULHOUSE

A J. B. Brissaud

La cité de Mulhose a envoyé un
million au comité électoral republicain
de Paris »
(Gazetas de Julhet 1877)

Ariabinum latin, grande et courageuse Mulhouse !
Comme le poète enflammé
Figuiera de Toulouse
Je t'envoie un sincère salut de mon âme ardente,
Depuis le cœur du Lauragais et dans ma langue d'oc.

Salut, almo cieutat !
O buc tant largassiè, tant riche e travalhiare,
Demest le loung desiare,
Que, joubs l'aglo prussian, plouros ta libertat,
Le cor sounant toutjoun per la Franço, ta maire,

Toun cor que s'es dubert
Vès la belo patrio e vès la Republico !
Mulhouso magnifico,
Encaro – mai salut ! ô tu qu'as tant sufert
Dambe la guerro afrouso e la gent tirannico !

Tout dreit, valentoment,
Te veni saluda dins ta superbo istorio
Que per la mieu memorio
Brounzis coumo un eissam al plen enlusement,
Coumoulo de vertut e de seren glorio.

T'en brembos ! Tems passat,
Landgràvis alemans te voulion acatado
Ourrido, atalentado,
Voulion chuca la sang de toun pople alussat,
Mais, tu sèns le creta, demourant adreitado,

Anguères t'assoura
Dambe Berno, Soluro e pus tard à Basilho,
E, gentio e casto filho,
A l'abric des prefèts venguèt lèu t'encoura
La pla-fasènto pax ount la libertat grilho.

Les cantous proutestants
Te balhèroun sul cop la siavo independencio.
Salut ! De ma prouvencio,

Salut, alma cité !
Ô toi, ruche si généreuse, si riche et laborieuse,
En cette longue affliction,
Qui, sous l'aigle prussien, pleure ta liberté,
Avec un cœur battant toujours pour la France, ta mère,

Ton cœur qui s'est ouvert
Vers la belle patrie et vers la République !
Mulhouse magnifique,
Encore – un autre salut ! ô toi qui a tant souffert
De cette affreuse guerre et de cette gent tyranique !

Sans ambage, vaillament,
Je viens te saluer dans ta superbe histoire
Qui dans ma mémoire
Bruit comme un essaim en pleine clarté,
Débordante de vertu et d'un serein rayonnement.

Tu t'en souviens ! Dans le passé,
Les Landgraves allemands te voulaient rabaissée
Conspuée, affamée,
Ils voulaient sucer le sang de ton peuple battu,
Mais toi, sans crainte, toujours là dressée,

Tu as été fraterniser
Avec Berne, Saleure et plus tard Bâle,
Et, gente et chaste fille,
A l'abri des préfets, elle est vite venue te donner son cœur
La bienfaisante paix où reverdit la liberté.

Les cantons protestants
T'ont aussitôt donné la douce indépendance.
Salut ! De ma province,

O ! dambe tu, salut as païses lèntans
Ount les despatriats trouberoun essistensio !

Ounou siogue inmourtal
A cado vilo amigo, à tout pople assoustaire
Des nostris vielh e fraire,
As franquis estrangières qu'an belestat l'oustal
Per les aujols cansats tant lènh de lhour terraire !

Nostro Revoulucieu
N'abió pas fait trouna soun bram de liounesso
Qu'ères, fiero souïssesso,
Cap d'uno republico, e vès nostro nacieu
Sèns rei, venguères, libro, ambe un vam d'alegresso.

Ai ! Dous emperatous,
L'un vielh gabus cougard, e l'autre, goiro fero,
Fasquèroun ta misero !
Es que n'as pos plangut tous anciànis cantous,
Mentre que, fort e mort, t'engrunabo la guerro ?

Nou ! Pr'aquel tems maissant,
Coumo en milo-vueit-cent quatorze t'ès patado,
Toutjoun avalentado,
Sèns renega 'n boussi la França, touto sang,
Que d'orres trahidous venderoun, estacado.

A soun bras englandat
T'arranquèt en raugnant la counquisto, crudelo
E feroujo bourrelo ;
T'abem visto alavets, l'uèlh per l'ergno alandat,
Coumo uno palmouristo, ai las ! qu'ès ourfanelo.

Ô ! et avec toi, salut aux lointains pays
Où les expatriés ont trouvé de quoi vivre !

Que l'honneur soit immortel
Pour chaque ville amie, pour chaque peuple protecteur
Des notres, ancien et fraternel
Pour les francs étrangers qui ont paré leur maison
Pour les ancêtres fatigués si loin de leur terre !

Notre Révolution
N'avait pas fait retentir son rugissement de lionne
Que tu étais, fière suisse,
Capitale d'une République, et vers notre nation
Sans roi, tu es venue, librement, en un élan d'allégresse.

Hélas ! Deux empereurs,
Un, vieux couard boussu, et l'autre, buse féroce,
Ont causé ta misère !
N'as tu pas regretté tes anciens cantons,
Tandis que, sans pitié, te détruisait la guerre ?

Non ! En ces temps mauvais,
Comme en mille huit cent quatorze tu t'es battue,
Toujours pleine de vaillance,
Sans renier même un peu la France, couverte de sang,
Et que d'horribles traîtres ont vendue, enchaînée.

A son bras brisé
En grognant, le conquête t'a arrachée, cruelle
Et féroce bourrelle ;
Nous t'avons vue alors, les yeux écarquillés d'inquiétude,
Comme une phytisique qui est, hélas ! orpheline.

Mais gardères l'esper
Trelusent, ô cieutat demourado franceso,
Malgrat la negro auleso !
T'adreitòs vès Paris e ja fas toun dever,
Joubs uno souldatalho azirouso e coubeso.

As dounat un milhoun !
O ! merces ! Toun secours dins el beloment porto
Revenjo nauto e forto
Countro les enemics d'aici et d'apr'amount !
Salut ! Per l'aveni jamai nou saras morto.

Salut ! Dambe passieu
Trimarem per te fa libro, ô sublimo antico !
E nostro Republico
Eterno, qualche joun, dins la Federacieu,
Te veira 'nsouelhado, ô divesso erouico !

Ariàbinum lati, grandò e bravo Mulhousò !
Coumo le troubaire de foc
Figuiera de Toulouso,
Te mandì 'n clar salut de moun amo ardelouso,
Del miei del Lauragués e dins ma lengo d'oc.

Agoust 1877.

[68, 70]

A-N-UNO CIGALO

« Sounoun las cigalos »
François Rabelais. *Pantagruel*,
Chap. XIII.

Mais tu a gardé un espoir
Eclatant, ô cité restée française,
Malgré la noire épouvante !
Tu te relèves en regardant vers Paris et fais déjà ton devoir,
Dominée par une soldatesque haineuse et pleine de convoitise.

Tu as donné un million !
Ô ! merci ! Ton aide en soi superbement porte
Une revanche fière et forte
Contre les ennemis d'ici et de là-bas !
Salut ! Jamais pour nous à l'avenir tu ne seras morte.

Salut ! Avec passion
Nous peinerons pour te rendre libre, ô sublime antique !
Et notre République
Eternelle, un jour, dans la Fédération
Te verra ensoleillée, ô déesse héroïque !

Ariabinum latin, grande et courageuse Mulhouse !
Comme le poète enflammé
Figuiera de Toulouse
Je t'envoie un sincère salut de mon âme ardente,
Depuis le coeur du Lauragais et dans ma langue d'oc.

Août 1877.

A UNE CIGALE

« Les cigales retentissent »
(François Rabelais, *Pantagruel*,
Chap. XIII)

O cigalo maurelo,
Entantinanto cantarelo,
Chichitos clar, chichitos naut
Subre la cimo ensoulehado
D'un vert plataniè de la passejado
Qu'oumbrejo le cafè ount me pari del caud.

Mais, digo-me, brave èstre,
Coussi cantos foro l' campèstre :
« Segò, sego que segaras ? »
Partis roundoment ! Que baralhos
Lènh de la calou qu'al ran de las dalhos
Brusis dambe 's espics coumouls de belis gras ?

Vergougno n'as pos brico
De fa souna la tieu musico,
O carasclet de Messidor !
En debrembant la rastelairo
Bruno que seguís la pauro espigairo
E le grand meissouniè coumtant las garbos d'or ?

Aicì, n'es pos siguro !
Entourno-t'en dins la naturo
Ount Soucrate, Oumere e Platoun
Ausission tas aujolos divos,
Chucairos de sabo e tant agradivos
Per lhour canta presat del vielh Anacreoun.

Mesclo ta voux clareto
Al freziment de la bladeto
Que ven e tourno dins l'ariè ;
Am ! Avalento le pourgaire
E sèns t'espauri del mouli-bramaire,

Ô cigale brune,
Assordissante petite chanteuse,
Tu stridules finement, tu stridules fort
Sur la cime ensoleillée
D'un platane vert de la promenade
Qui fait de l'ombre au café où je fuis la chaleur.

Mais, dis-moi, petit être,
Pourquoi chantes-tu hors de la campagne :
« Fauche, fauche et toujours fauche ? »
Pars sans tarder ! Pourquoi jases-tu
Loin de la chaleur qui au ras des faux
Bruit avec les épis chargés de beaux grains ?

N'es-tu pas honteuse
De faire résonner ta musique,
Ô crécelle de Messidor !
En oubliant la râteleuse
Brune qui suit la pauvre glaneuse
Et le grand moissonneur comptant les gerbes dorées ?

Ici, tu n'es pas en sûreté !
Retourne dans la nature
Où Socrate, Homère et Platon
Entendaient tes divines aïeules,
Suceuses de sève et si agréables
Par leur chant apprécié du vieil Anacréon.

Mélange ta voix fine
Au bruissement du blé d'été
Qui va et vient dans le crible ;
Allons ! Encourage le vannier
Et sans avoir peur du bruyant blutoir,

Canto, canto, arrapado à-n-un fort amouriè.

Al café d'en Francès Bringuè, Julhet de 1877.

[70,72]

A-N-UNO LOUBO

Airissado, uelh sannous, ventre-cousudo
E costos que ça 'n là traucoun le quer,
Me remembros sul cop, ô loubo agudo !
La que l' Dante vejèt devès l'infer.

Es de Mountagno-Negro ? Es ariengenco ?
Ount t'an pouscut segui, puei t'aganta ?
Al bosc de la Bastido-Esparbierenco,
Joubs les grandis abets de Belesta ?

T'an preso entre Mountaut e l' puech de Noro,
Sus l'endreit nouminat Terro de Dieus
E mai Terro del Diable, à la demoro,
T'an preso bouscassiès mièjis-aurieus.

Per las nostros cieutats es passejado,
Musel de fer al mour, cadeno al colh,
Escupissent de bavo enfalenado
E regagnant las dents coumo un gous folh.

Raugnos e sus calhaus ja te gouludos
Coumo se te fissabo un gros bigar
Ou gaitos de rair'uelh las drollos mudos
Que sentissoun qu'as fam de roso car.

Pel darniè cop, as vist tas cajarocos,

Chante, chante, accrochée à un solide mûrier.

Au café de François Bringuier, Juillet 1877.

A UNE LOUVE

Hérissée, l'œil injecté de sang, le ventre vide
Et les côtes qui, ici et là, trouent le cuir,
Tu me rappelles aussitôt, ô louve épuisée !
Celle que Dante a vue du côté de l'enfer.

Es-tu de la Montagne Noire ? Es-tu ariégeoise ?
Où t'ont-ils poursuivie, et ensuite attrapée ?
Au bois de la Bastide d'Esparbès,
Sous les grands sapins de Béleste ?

Ils t'ont prise entre Montaut et la colline de Nore,
A l'endroit qu'on appelle Terre des Dieux
Et aussi Terre du Diable, dans ta tanière,
T'ont prise des bûcherons à moitié sauvages.

Dans nos cités on te promène
Muselière de fer sur la tête et chaîne au cou,
Crachant ta bave qui empête
Et montrant tes dents comme un chien fou.

Tu grognes et sur les cailloux déjà tu te roules
Comme si te piquait un gros moustique
Ou tu regardes de biais, les filles muettes
Qui sentent que tu as faim de rose chair.

Une dernière fois, tu as vu tes roches creuses,

Moufidat les agnels, loung des cledous,
E fait à bel ual fosso signocos
As pastres te cassant dambe 's farous.

Aro, podoun mena sèns crento, à l'albo,
Vacos, crabos, moutous, marràs africs,
Paisse la made-selvo e la vidalbo,
Dins les bosques de faus e de garrics.

Que la gousso paurugo e jangoulairo
En pax fasque poupa les sieus cagnots !
La joio subre 's plos tourna s'enlairo.
Feramio, les que t'an soun pos magnots.

Quand auran ramassat prou de mounedo,
Contentes, se viraran vès lhour clouquié,
E te sannant apuei coumo uno fedo,
Vendran toun orro pèl à-u-un blanquiè.

Agoust 1877.

[72, 74]

LA GITANETO

Parès uno fino estatuo
Tailhado dins le succi rous,
Lis à founs veloutat e blous.
A sus l'anquié 'no pèço bluo.

Soun uelh de jaiet, - ardelous,
Lusis coumo un pugnol que tuo,
E dambe elo se countinuo,
Sèns mesclo, un pople aventurous.

Mordu les agneaux, le long des clôtures,
Et fait à coup de dents bien des balafres
Aux bergers te chassant avec leurs chiens.

Maintenant, ils peuvent mener sans crainte, à l'aube,
Vaches, chèvres, moutons et béliers friands,
Paître le chèvrefeuille et la clématite vigne-blanche,
Dans les bois de hêtres et de chênes.

Que la chienne peureuse et gémissante
En paix fasse téter ses petit chiots !
La joie sur les plateaux éclate à nouveau.
Féroces, ceux qui t'ont prise se hâtent.

Quand ils auront recueilli assez d'argent,
Contents, ils se tourneront vers leur clocher,
Et t'ayant égorgée ensuite comme un mouton,
Ils vendront ton horrible peau à un tanneur.

Août 1877.

LA JEUNE GITANE

Elle ressemble à une fine statue
Taillée dans le succin roux,
Tout lisse, velouté et pur.
Elle a sur les hanches une étoffe bleue.

Son œil de jais, - ardent,
Brille comme le poignard qui tue,
Et avec elle se perpétue,
Sans mélange, un peuple intrépide.

Va moustrant per tout territòri
Sous pelsses d'un negre d'ibòri,
Sous caissals mai que liris blancs.

Bruno reino de la gourrino,
Coumo l'ambre electrico e fino,
Se fa seguì de cent galants.

28 d'Agoust 1877.

Elle avance montrant partout
Ses cheveux, d'un noir d'ivoire,
Ses dents plus que des lys, blanches.

Brune reine des mendiants,
Comme l'ambre électrique et fin,
Elle est suivie de cent galants.

28 Août 1877.

[74, 76]

SOUVENENÇO

As Amics de la Lausetò

Ets partidis de la *Lausetò*
Que semblo drollo mannadeto
Sourrisent al cel clarejant,
Per vese, amics, Castel-nòu-d'ári
Ount tout es triste, gleizo e bàrri,
Part soun bassi miralhejant.

Le boun Lauragues : plano e serro,
Sous pibouls e sa bruno terro,
Sous milhs caboussats, graits e prats
E mai Toulouso empourpourado
Coumo uno milgrano que bado,
Lequejanto, as belets daurats.

Costo moun cor que vous cantabo,
Emaugut, e vous remirabo,
Amics, b'avets tout agaitat ;
Puei, vous virant vès Carcassouno

EN SOUVENIR

Aux amis de la Lausetò

Vous êtes partis de la *Lausetò*
Qui a l'air d'une douce jeune fille
Souriant au ciel plein de clarté,
Pour voir, amis, Castelnaudary
Où tout est triste, église et faubourg,
Mis à part son bassin miroitant.

Le bon Lauragais : plaine et colline,
Ses peupliers et sa brune terre,
Ses maïs en épis, ses guérets et prés
Et aussi Toulouse toute de pourpre
Comme une grenade ouverte,
Appétissante, sous les rayons dorés.

Près de mon cœur qui vous chantait,
Ému, et vous admirait,
Amis, vous avez tout découvert ;
Puis, vous en retournant vers Carcassonne

Per ausí l'istorio que souno
Coumo 'n oulifant à Cieutat,

Me daissèrets dins ma viloto
Ount mai d'un cop l'ergno m'encloto,
Lènh de l'Albeto touto amour,
Lènh de vostro amistat caudeto
E de la valento *Lauseto*
Que nou s'espauris de l'astour.

10 de Setembre 1877.

Pour en entendre l'histoire qui retentit
Comme un oliphant à la Cité,

Vous m'avez laissé dans ma petite ville
Où plus d'une fois le chagrin m'emprisonne,
Loin de mon Aurore toute d'amour,
Loin de votre amitié chaleureuse
Et de la vaillante *Lauseto*
Qui ne craint pas l'autour.

10 septembre 1877.

[76, 78]

LE VINCEDOU
a la batesto de poulhs

Al fèlibre Roumié Marcelin

Aviat tant pla qu'uno matrassino,
Uno cambo en l'aire, estirant l'esquino,
Fa peta les digts, le bras adreitat ;
Es nud couma'n verm, ligne, plé de gracio,
Filo as quatre pèds, a d'alos, - sa facio
S'enluis d'un gauch coumoul de fiertat.

Le valent mainatge espingo, frezino,
Sèns buf e le cor tustant la puetrino,
Le poulh enjoucat sul' sieu bras esquer ;
L'ausel de coumbat ! L'ourgulh l'apitarro !
Tantost se palaiso e tantost se carro,
L'uelh escarcalhat dambe un laucet fer.

Brandis la barbolo, airisso la crèsto,
Boulego l' plumalh coumo à la batèsto,

LE VAINQUEUR
Au combat de coqs

Au fèlibre Rémy Marcelin

Aussi rapide qu'une flèche,
Jambe levée, tendant l'échine,
Il fait claquer ses doigt, le bras levé ;
Il est nu comme un ver, mince et gracieux,
Il file à toute vitesse, il a des ailes, - son visage
S'illumine d'une joie pleine de fierté.

Le courageux enfant gambade et frémit,
Retenant son souffle, le cœur cognant dans sa poitrine,
Le coq perché sur son bras gauche ;
L'oiseau de combat ! son orgueil l'énivre !
Tantôt il se laisse aller et tantôt se redresse,
L'œil écarquillé avec un éclair d'acier.

Il secoue sa fraise, hérissé sa crête,
Il agite ses plumes comme pour se battre,

Le garrou sannous, le pat bategant.
Soun ka-karaka souno la victorio ;
L'ardit ! A raubat un ram à la glorio
Qu'intre sous arpieus semblo foulcejant.

Canto : « Ô ma patriò ! Ô ma terro-maire !
Que le soulelhet toujoun vous esclaire,
Dins la pax sereno e la poustestat !
Salut ! E 'stripat les de l'escurino,
- Me trufi del gorp e de la mourino !
Soum le pichou gal de la Libertat.

« Le pople à la fi te vei trioumfanto,
O Divesso fiero e reviscoulanto
Dambe toun alé musicaire e pur
Que bufo à plasè vam as travaillaires
E que me fregant m'anusso pès aires,
Vès tu, Libertat, que fas le boun-ur,

« Les omes milhous e les nacieus belos,
I oundrejant le frount de fuelhos nouvelos
E mai de vertut glaufissènt lhour cor ;
O lum ! Que jamai toun flam nou s'escoude !
Sus toun pèdestalh dount gaitos le mounde
Veni, Libertat, pausa moun ram d'or. »

Sètembre 1877.

[78, 80]

UN PARELH PER VENDEMIOS

A moun fraire e amic L. Saviè de Ricard

Le bel parelh castanh s'en ven de las Masquieros,

L'ergot ensanglanté, le jabot pantelant.
Son cocorico fait retentir la victoire ;
Hardi ! Il a dérobé un rameau à la gloire
Qui, entre ses griffes, semble foudroyant.

Il chante : « Ô ma patrie ! Ô ma terre maternelle !
Que le soleil toujours vous éclaire,
Dans la paix sereine et la puissance !
Salut ! J'ai éventré ceux de l'obscurité,
- Je me moque du corbeau et de ce qui tue !
Je suis le petit coq de la Liberté.

« Le peuple à la fin te voit triomphante,
Ô déesse fière et revivifiante
Avec un souffle musical et pur
Qui inspire à plaisir du courage aux travailleurs
Et qui en me frôlant m'attire dans les airs,
Vers toi, Liberté, qui fait le bonheur,

« Les meilleurs hommes et les grandes nations,
Ornant son front de feuilles nouvelles
Et aussi de vertu emplissant leur cœur ;
Ô lumière ! Que jamais ta flamme ne se cache !
Sur le piedestal d'où tu regardes ce monde
Viens, Liberté, déposer mon rameau d'or. »

Septembre 1877.

UN ATTELAGE POUR LES VENDANGES

A mon frère et ami L. Xavier de Ricard

Le bel attelage brun revient des Masquières,

A l'antic carriòt à-n-un timou, cargat
De vendemio mountant junquos sus las telieros ;
Ja s'ausis tinda l'olze e crida l' trezegat.

Porto, sèns espefort, dex semals carretieiros
E, dins sa vertut sano e la sieu magestat,
Passo, mouscalh sus uelhs, al miei de las carrieiros,
Dambe l' bouiè davant, - toucadour adreit.

Le colh fort, le puetralh large e l'esquino espesso,
O roumiaires gigants e plenis de grandesso,
Anats coumo del tems des pagans magnifics.

E semblats passeja gravoment, en cadancio,
Qualque dieus pouderaus qu'a balhat l'aboundancio.
- O biòus ! O biòus, vivents trioumfls pacifics !

28 de Sètembre 1877.

[80, 82]

LE COURDIÈ

A-n-Louis Astruc

Le loung, le loung de la randuro,
Le courdiè va de reculous,
- A mas de quèr e mino duro ;
Sous souliès badoun, sèns talous.

Pourtant soun drapèu de fialasso
Que se desplègo al mendre vent,
Davant, agaito pas souvent ;
Courdejo, la perpelho basso.

Et l'antique chariot a le timon chargé
D'une vendange dépassant les ridelles ;
On entend déjà tinter la clavette et grincer l'anneau de fer.

Il transporte, sans effort, dix comportes charretières
Et, dans sa vertu saine et sa majesté,
Émouchette sur les yeux, il passe dans les rues,
Le bouvier devant, - aiguillon dressé.

Cou fort, poitrail large et échine épaisse,
Ô ruminers géants et pleins de superbe,
Vous allez comme au temps des magnifiques païens.

Et vous semblez promener gravement, en cadence,
Quelque puissant dieu qui a donné l'abondance.
- Ô bœufs ! Ô bœufs, vivants trioumfls pacifics !

28 Sètembre 1877.

LE CORDIER

A Louis Astruc

Tout le long, le long de la haie vive,
Le cordier va en reculant,
- Il a des mains de cuir et une mine dure ;
Ses souliers baillent, sans talon.

Portant son drapeau de filasse
Qui se déploie au moindre vent,
Devant, il ne regarde pas souvent ;
Il fait de la corde, les yeux baissés.

Camino, sèns moutì, souscant ;
La cordo viro e mai s'estiro,
Se tourtibilho en se tibant.
El, coumo Lot nou se reviro.

Le soulelh i roustis le frount,
La mousco pegouso l' trabalho ;
Qu'i fa ? Sufris mai d'un afrount ;
La grand pauriero l'estanalho.

Piètras e triste, le garsou
Coumo 'n ase trimo à la rodo,
E de grumilhos de susou
Perlejoun sul sieu tros de blodo.

Tout le loung, le loung des bouissous,
Que ribejoun l'aigo treboulo
Del Canal, voloun de cansous.
Vès biso, la vilo mourmoulo.

Le courdiè va de reculous,
Fa de passo-vam e de cables
Pèr las bèstios et les minables ;
Sous souliès badoun, sèns talous.

Octobre 1877.

Il marche, muet, en songeant ;
La corde tourne et s'étire,
Se tortille en se tendant.
Lui, comme Lot ne se retourne pas.

Le soleil brûle son front,
La mouche gluante le harcèle ;
Qu'y faire ? Il souffre plus d'un affront ;
La grande pauvreté le tenaille.

Pâle et triste, le garçon
Comme un âne peine à la roue,
Et des goutellettes de sueur
Perlent sur son semblant de blouse.

Tout le long, le long des buissons,
Qui bordent l'eau trouble
Du canal, des chansons volent.
Du côté de la bise, la ville murmure.

Le cordier va en reculant,
Il fait de la corde à fouet et des câbles
Pour les bêtes et les misérables ;
Ses souliers baillent, sans talon.

Octobre 1877.

[82]

LES NOUIÈS

Al luscre, les nouiès qu'an mai de cent ans d'atge
Sembloun plenis de raive en tenènt desplegat,
Sus le rose e l'or clar del soulelh amagat,

LES NOYERS

Au crépuscule, les noyers plus que centenaires
Semblent pleins de rêve en gardant déployé,
Sur le rose et l'or clair du soleil caché,

Le negre ventalhas à joun de lhour brancatge.

Lhour tronc dreit que le tems souvent a moussegat
D'uno peiro ficado à l' mage aspèt salvatge.
Que soun belis e forts ! Servissoun de bournatge
A-n-un grait espaciòus e beloment regat.

Dambe un brave ramat de fuelhos roubilhados,
I aura proche d'un mès, quand tourne Sant-Martì,
Que las nouzes, pel sol, se soun escampilhados.

Las doublidi, - e pr'aco m'an sapiùt agati :
Vesi demest les brancs tant d'estelos poulidos
Brembant les fruts de l'ort de las dos Esperidos !

Caudoroco, le 28 d'Outobre 1877.

[82, 84]

LES PIJOURS

Le lugra pallis coumo 'no luscrambo,
L'ausel maitinous canto sus le bruelh,
L'albo a desplegat soun bel auriflambo,
- Aici le soulelh, le jouve soulelh !

E sus la teulado enmimarelanto
Del mieu paloumbié poulit à lausa,
Le cor emaugut e l'alo fieulanto,
Un vol de pijouns se ven de pausa.

Sautoun, fan un bruch de verde ramado,
An le gargalhol uflat de roucous,
Les mascles ardits qu'à lhour douço aimado

Le grand et noir éventail ajouré de leur branchage.

Leur tronc droit que le temps a souvent mordillé
D'une pierre levée a surtout l'aspect sauvage.
Qu'ils sont beaux et fort ! Ils servent de bornes
A un vaste guéret aux sillons soigneusement tracés.

Avec un gros rameau de feuilles rouillées,
Cela fera presque un mois, au retour de Saint-Martin,
Que les noix, par terre, se sont éparpillées.

Je les oublie, - et pourtant elles ont su m'attirer :
Je vois dans les branches tant de jolies étoiles
Qui rappellent les fruits d'or des deux Hespérides !

Cauderoque, le 28 Octobre 1877.

LES PIGEONS

L'étoile du matin pâlit comme un ver luisant,
L'oiseau matinal chante en haut du taillis,
L'aube a déployé son bel oriflamme,
- Voici le soleil, le jeune soleil !

Et sur la toiture éblouissante
De mon colombier tellement joli,
Le cœur ému et l'aile sifflante,
Un vol de pigeon vient de se poser.

Ils sautent, ils font un bruit de verte ramure,
Ils ont la gorge gonflée de roucoulements,
Ces mâles hardis qui, à leur douce aimée

Balhoun de becats coumouls de poutous.

Que soun auselencs, à la poulido ouro,
Les pijouns roumans d'un bru mousquetat,
Tout negre, pichou coumo 'no tourtouro,
Gracious à founs, mai d'un cravatat,

Les rouges moundans d'especio giganto
Qu'an segound perpelh sus uelhs, plé de sang,
Costo paus de nèu e 's grosso-garganto
Jacinto, d'un blu oubratjat en blanc !

Mentre que s'i fan del bec e de l'alo,
En disènt, en cor, la cansou d'amour,
Que cado parelh sèns fi se regalo,
I passo dessus l'oumbro d'un astour.

Se soun espaurits e sul cop s'embarroun,
Toutis à-n-un mount, tremoulants de pòu.
Quantos d'illusieus cantairos se carroun
En se bequejant dins l'espèr tout nòu !

Mais, coumo le vol de pijouns fringaires,
S'espaventoun lèu, s'en van en d'abord,
Tre que pèr le siau clar e bou des aires
Mouto e s'espandis l'alo de la mort.

Mai-Novembre 1877.

[86]

AS PICAIRE DE MOLOS

Aro qu'a manubrat l'escourro,

Donnent des becquées pleines de baisers.

Qu'ils sont remuants, à la belle heure,
Les pigeons romains d'un brun moucheté,
Entièrement noirs, petits comme des tourterelles,
Et gracieux au possible, et les pigeons-cravatés,

Les rouges mondains d'une espèce géante
Qui ont une seconde paupière, pleine de sang,
A côté les paons de neige et les grosses-gorges,
Couleur de jacinthe, d'un bleu ouvragé de blanc !

Tandis qu'ils jouent du bec et de l'aile,
En disant, en chœur, la chanson d'amour,
Et que chaque paire sans fin s'amuse,
Passe sur eux l'ombre d'un autour.

Ils sont effrayés et aussitôt se regroupent,
Tous en un tas, tremblants de peur.
Combien d'illusions chantantes se raffermissent
En se donnant du bec pleins d'un espoir tout neuf !

Mais, comme le vol des pigeons amoureux,
Ils s'épouvantent vite et s'en vont aussitôt,
Tandis que dans la tendre et limpide sérénité des airs
Monte et s'étend l'aile de la mort.

Mai-Novembre 1877.

AUX PIQUEURS DE MEULES

Maintenant que le rouleau a manoeuvré,

Après un bel trabalh d'arguelh e de palfer,
E que l' rapou ten cop à vous pieja l'infer,
Rabilhaires, anem, s'i cla metre, qu'es ouro !

Se per braves gazelhs e mai foussous pesucs
La terro galgo es voulegado,
La malheto laugero à punto pla trempado
Pico la molo duro e liso, à pichous trucs.

A tene loung-tems les utisses,
Les vostris dígts nerviùuts nou s'enretissoun pas
E, coumo l'aciè 'sters, renoum des touledas,
Abets vostris pugnets finoment plegadisses.

Emplenant le mouli de tustoments tindents,
Achoulats, gairebe en camiso,
De lunetos sul nas, sèns cougardo flaquiso,
Talhats, tant que fa joun, as quartiès fosso dents.

E coumo l' ferret, las malhetos
De la pèiro à fusilh tiroun souvent de foc ;
Qu'es poulit quand se vei la punto, joubus un toc,
Fa resquita pertout milanto beluguetos !

Esteloun vostros mas plenos de pruziments
E, 'n blu s'i gravant, micarelos
Q'aquei metalh fargat per d'armos subrebelos,
Vous balhoun de picoto erouico, ô valents !

Janviè, 1878.

Après un beau travail du coin et du palfer,
Et que le tampon arrive à soutenir cet enfer,
Rhabilleurs, mettez-vous à l'ouvrage, c'est l'heure !

Si par de forts coutres et des houes pesantes
La terre meuble est retournée,
Le maillet léger à la pointe bien trempée,
Pique la meule dure et lisse, par petits coups.

À tenir longtemps les outils,
Vos doigts nerveux ne se raidissent pas
Et, comme l'acier pur, connu des tolédans,
Vous avez des poignets fins et souples.

Emplissant le moulin de piquetages sonores,
Accroupis, presque en chemise,
Des lunettes sur le nez, sans lâche faiblesse,
Vous taillez, tant que vous y voyez, bien des dents dans les quartiers.

Et comme le briquet, les maillets,
De la pierre à fusil, tirent souvent du feu ;
Que c'est joli de voir cette pointe, sous un coup,
Qui fait jaillir partout des milliers d'étincelles !

Elles étoilent vos mains pleines de démangeaisons
Et en s'incrustant en bleu, les particules
De ce métal forgé pour des armes superbes,
Vous donnent les marques héroïques, ô travailleurs !

Janvier, 1878.

[88]

PASSEJADO MILITARIO

Gelo coumo de fer, - es maiti ; sus l'estrado,
Nudo e trumo, regant la plano intre dous rieurs,
Les fòrtis esquadrouns van fa la passejado,
En courto blodo griso, en bounet, sèns estrieus.

La fanfaro, davant, alargo sa sounado
Que ja creis les souldats subre 's chavals aurieus,
E, bellicousoment e gairebe enrabiado,
Escampilho les sous de couire raucs e vieus.

Se calho. An salutat la pacifico terro,
Les bràvis païsans faitis omes de guerro,
Gaitant vignès e prats, la rego e le valhat.

Debremboun les canous e la tristo caserno,
Quand costo un bourdicou blanquejo qualquo perno
E canto un jouve poulh sus un arnès quilhat.

Castros, 1er de Janviè 1878.

[88, 90]

A-N-UNO-DROULLETO sus la sieuno ma

Ja qu'a la flairo, ta maneto,
Del pa bru tre sourti del four !
Es finoto, mouflo e caudeto :
Uno sang verturouso i cour.

En poutounejant sa clouteto

LA PROMENADE MILITAIRE

Le froid glace comme du fer, - il est tôt, sur la route,
Nue et embrumée, sillonnant la plaine entre deux ruisseaux,
Les forts escadrons vont faire leur promenade,
En courte blouse grise, en bonnet, et sans étriers.

La fanfare, devant, amplifie sa sonnerie
Dès qu'approchent les soldats sur leurs chevaux ombrageux,
Et, belliqueusement et presque enragée,
Elle lance ses sons cuivrés, rauques et vifs.

Elle se tait. Ils ont salué la pacifique terre,
Les braves paysans devenus hommes de guerre,
En regardant vignes et prés, le sillon et le fossé.

Ils oublient les canons et la triste caserne,
Quand, près d'une petite ferme, blanchit quelque linge
Et que chante un jeune coq sur une charrue dressé.

Castres, 1^{er} Janvier 1878.

A UNE FILLETTE sur sa main

Elle a vraiment, ta petite main, la senteur,
Du pain brun qu'on sort du four !
Elle est si fine, souple et chaude :
Un sang plein de vertu y court.

En baisant sa fossette

Bessouno de las del tieu mour,
S'i sentis respoundre, ô droulletto !
Toun cor coumoul de cande amour.

Boun-ur sèns parieu sus la terro,
Quand l'amàgui dins moun esquerro
Coumo qui sàrro un auselou,

Douçomenet ! – moun efantesso :
Gauch alat e blouso caresso,
Me tourno dambe sa calou.

Janviè, 1878.

Jumelle de celles de ton visage,
On y sent en guise de réponse, ô fillette !
Ton cœur débordant de pur amour.

Bonheur inégalé sur cette terre,
Quand je la cache dans ma main gauche
Comme on serre un petit oiseau,

Tout doucement ! – mon enfance,
Joie ailée et pure caresse,
Me revient avec sa chaleur.

Janvier, 1878.

[90]

L'AMIR OKBA-BEN-HEDJADJ
joubs la toure pinto (732-741 de J.-C.)

Ausint de pinto fero uno aspro troumpetado,
La toure sarrazino al frount autieu, carrado,
Miro le soulelh coulc que sul brun esquinal
Rèialoment i agafo un burnous poupoural.

Joubs l'atalaio, al mièi de la porto courado
Pourtant la matacano, - en camiso malhado,
Boucliè boumbut, caloto en fer dambe nazal,
Large damas al punh, sus soun linge chaval,

L'Amir se ten, parieu à 'no estatuo eguèstro.
Es subrebel, le grand d'aquelo raço mèstro

L'EMIR OKBA-BEN-HEDJADJ
sous la tour pintade (732-741)

Entendant d'une pintade farouche l'âpre cri trompette,
La tour sarrasine au front altier, carrée,
Regarde le soleil couchant qui sur la brune crête
Royalement accroche son burnous de pourpre.

Sous l'observatoire, au milieu de la porte en cœur
Portant la matacane⁷⁷, -en côte de mailles,
Bouclier bombé, calotte de fer avec nasal,
Large épée de damas au poing, sur son svelte cheval,

L'Émir se tient, semblable à une statue équestre.
Il est très beau, ce grand d'une lignée maîtresse

⁷⁷ Note A.F., 1891, 91. « Sorte de mâchicoulis ouvert au-dessus des portes et placé en saillie au-dessus du plan du mur. » (Cros-Mayrevieille. – Monuments de la Cité et de la Ville-Basse de Carcassonne, p. 23).

Qu'a fogo e pessoment mescladis founs al cor ;

Soun farou, tout davant agaito la *Peirado*
Des Martirs. El, cremant, espero, à sa passado,
Carl l'oustrasian, armat del martelas de Tor.

Cieutat de Carcassouno,
27 de Janviè 1878.

[92, 94]

GAZAL

Coumo 'n vielh sequi la luno manjado
Va de l'azur blous èsse desfaçado,

Per que sus l'acrin de la serro, à-la,
L'albeto esplandis soun magic lilla ;

La vapou parivo à 'no moussoulino
Tremolo demèst la lux zinzoulino ;

Mounto, del zenit al nadir, le cor
De milanto ausels espertant le cor.

Mainado, te cal daissa toun alcobo :
Joubs le tieu balcoun le galant s'atrobo ;

T'espero, en cantant de caudis bourdous,

Qui a fougue et tristesse mêlées en son cœur ;

Son labrit d'Arbazie⁷⁸, devant, regarde la *Chaussée*
*Des Martyrs*⁷⁹. Lui, brûlant, attend, quand il passera,
Charles l'Austrasien, armé du gros marteau de Thor.

Cité de Carcassonne,
27 Janvier 1878.

GAZEL

Comme un vieux sequin⁸⁰ la lune dévorée
Va de l'azur pur être effacée,

Car sur la crête de la colline, là-bas,
L'aurore répand son magique lilas ;

La vapeur pareille à de la mousseline
Tremble au cœur de la lumière zinzoline ;

Elle monte, du zénith au nadir, en un chœur
De milliers d'oiseaux qui réveille le cœur.

Jeune fille, tu dois quitter ton alcôve :
Sous ton balcon le galant est là ;

Il t'attend, en chantant quelques vers ardents,

⁷⁸ Note A.F., 1891, 91. « Le labry est d'importation sarrazine, tient du griffon et du levrier. » (Dict. de langue fr., sup., Littré, page 210).

⁷⁹ Note A.F., 1891, 91. La route de Toulouse à Carcassonne fut appelée Chaussée des Martyrs par des historiens sarrazins, à cause des morts nombreux qui y laissèrent, en 721, les troupes d'El Samah.

⁸⁰ Note A. F., 1891, 93. Dans ce gazhel, se trouvent de nombreux mots d'origine arabe.

Costo tous rousiès glaufits de broutous.

I as balhat toun cor de fero gazelo,
L'autrièr, quand tournèt la sasou nouvelo ;

Met bourdequis nuós e magnific chal
Sul cop ! Vol partì vite soun cheval :

Le fier garagnoun aubèrje que nilho
E que trefousis per tu, belo filho.

Mais, s'ausis ta voux, le tieu pichou pas
E toun coutilhou de blanc tafetas.

Canto sul sieu lut : « Mostro, moun houriò,
Toun èstre tant bel e tout armouniò ! »

Durbisses la porto, i sautos al colh :
El, estabousit e puei fat e folh,

Te dits : « Toun alé que bebi, poulido,
Aco's l'elicsir de l'éterno vido.

Am, am ! Dins moun cor, coumoulut d'amour,
La sang me fa 'n bruch lèntan de tambour.

Am ! » Te poutounejo en te sarrant, mudo,
Sus sa bèstio africo e que semblo aludo.

Vous vesi passa, dins le soulelh clar,
Loung d'uno irangiero e cap à la mar.

Atal moun amour courriò plé de flambo ;

Près de tes rosiers chargés de boutons.

Tu lui a donné ton cœur de farouche gazelle,
L'autre jour, au retour de la saison nouvelle ;

Mets tes brodequins neufs et ton magnifique châte
Aussitôt ! Il est prêt à partir son cheval,

Ce fier étalon aubère qui hennit
Et frissonne pour toi, belle fille.

Mais, on entend ta voix, ton petit pas
Et ta jupe de blanc tafetas.

Il chante sur son luth : « Montre, ma houri,
Ton être si beau et qui n'est qu'harmonie ! »

Tu ouvres la porte, tu sautes à son cou :
Lui est stupéfait et puis comme un fou,

Il te dit : « Ce souffle que je bois, ma jolie,
C'est l'elixer de l'éternelle vie.

Tam, tam ! Dans mon cœur débordant d'amour,
Mon sang fait un bruit lointain de tambour.

Tam ! » Il te donne un baiser en te serrant, muette,
Sur son animal ardent qui semble avoir des ailes.

Je vous vois passer, dans le soleil clair,
Longer une orangerie, aller vers la mer.

Ainsi mon amour courait plein de flamme ;

L'iscarióto mort i a passat la cambó.

È fait moun gazal, al miei de cami,
Per bressa l' malcor e per l'endourmi.

En tournant de l'encluso de Gai, 8 de Febriè, 1878.

[94]

ATOS

Le jouve gous d'arrèt, la perpelos satado,
Coulcat coumo 'n esfinx, s'arrajo al soulelh rous
Qu'enluisis franchement la bèutat arrestado
Joubs le relieu ardit de soun cos verturous.

Sa raubo d'un blond caud n'a pos cap de pelado,
- A de pardos, ça 'n la, que, subre soun velous,
Paressoun, à 'ngana, l'oumbreto festounado
De nivouls qu'un ventot espaço pel cel blous.

Se ten, vès auto, al mièi de la vielho terrasso
E se pauso, aquital, de sèt meses de casso,
Poussant douçomenet ou fresinant d'amour.

La sieu femelo, ount es ? – Sul cop levat, s'estiro,
Badalho, raugno un pauc, vès le pourtalh se viro
E la cerco des uelhs en se lupant le mour.

12 de Febriè 1878.

La traitresse mort lui a fait un croc-en-jambe.

J'ai fait mon gazel, au milieu du chemin,
Pour bercer ma peine de cœur et l'endormir.

En revenant de l'écluse de Gay, 8 Fevrier, 1878.

ATHOS

Le jeune chien d'arrèt, les yeux mi-clos,
Couché tel un sphynx, s'expose au soleil roux
Qui illumine franchement la beauté fixe
Sous le relief de son corps vigoureux.

Sa robe d'un blond chaud est sans cicatrice,
- Elle a des taches, ça et là, qui, sur son velours,
Ressemblent, à s'y tromper, à l'ombre festonnée
Des nuages qu'un petit vent disperse dans le ciel pur.

Il se tient, face à l'autan, au milieu de la vieille terrasse
Et se repose, là, de sept mois de chasse,
Respirant doucement ou frémissant d'amour.

Sa femelle, où est-elle ? – Aussitôt levé, il s'étire,
Il baille, grogne un peu, vers le portail il se tourne
Et la cherche des yeux en se léchant les babines.

12 Fevrier 1878.

[96, 98]

LA FOURNARINO

I.

A'n Rafael Sanzio

Pelsses d'un blond daurat, uelh d'azur, grand e vieu,
Nas à prou-peno arquat, bouqueto fremo e fresco
E dambe soun frount large e soun aire agradiou,
Nous las mostros, ta migo inmourtalo qu'envesco.

O mèstre delicat e cremant de passieu,
Metes la que pourtèt michos à pleno desco
Al *Parnasse* Clio, l'adreitòs dins la fresco
D'*Eliodor* e per la *Transfiguraciou*.

Vivento, le colh nud e sèns² cap de beliso,
La fas sus un papièr qu'an troubat à Veniso,
Retrat que, dejoubs, porto un sounet délicious.

La belo Fournarino ! Après l'abe pintrado,
Raiant de glorio cando, ô Mèstre, l'as cantado
Toutjoun dambe l'engenh superbe e graciou.

28 de Mars 1878.

II.

SOUNET DE RAFAEL SANZIO

Coumo la vesi e coumo esclairo dins moun cor,

² sens.

LA FORNARINA

I.

A Raphaël Sanzio

Cheveux d'un blond doré, œil d'azur, grand et vif,
Nez à peine arqué, petite bouche ferme et fraîche
Avec son front large et son air plaisant,
Tu nous montres ta maîtresse immortelle et charmante.

Ô maître délicat et brûlant de passion,
Tu mets celle qui porta des pains à pleine corbeilles
Au *Parnasse* Clio, tu la représente dans la fresque
D'*Héliodore* et de la *Transfiguration*.

Pleine de vie, le cou nu et sans aucune parure,
Tu réalises sur un papier trouvé à Venise,
Son portrait qui en bas, comporte un sonnet délicieux.

La belle Fornarine ! Après l'avoir peinte,
Rayonnante de pure gloire, ô Maître, tu l'as chantée
Avec ce même génie superbe et gracieux.

28 Mars 1878.

II.

SONNET DE RAPHAËL SANZIO

Combien à sa vue, elle illumine mon cœur,

La tieu grando bèutat, ma pincelado franco
N'es pos à la pintra parivo, e me fa manco,
Per ço qu'è flaco ma per un amour tant fort.

Atal soun tourmentat de l'enfinido ardou
Visatge al tint rousat, sé coumoul à pèl blanco,
An, dambe la redoundo e mai delicado anco,
Poulidesso qu'embabarilho d'esplendou.

L'ensemble a moun pensa taloment emaugut
Que l'art nou sap pos mai, co's pr'aco qu'enemigo
Fec la ma que pel pla retraire n'è maugut.

A forço d'estudia ficse à la douço amigo,
Bèutat que souloment al cel aurió cregut,
Fau que moun desira coumplis la mieu fatigo.

28 de Mars 1878.

[98, 100]

LA CRABO

Joubs las enclusos de Sant-Roc
Que s'escampoun e mourmoulejoun,
Que 's fortis plataniès ombrejoun,
Sus la punto de terro à l'assièti de roc

Deseparant la Moulentino
Dount l'aigo escrumo en trestoumbant,
Puei, fugis rabento, argentino,
E l' canal, large e vert riban,
Que coumo l' frount d'un aujol rufo
Un vent d'auto qu'à peno bufo,

Ta grande beauté, mon coup de pinceau franc
Ne la reproduit pas exactement et je le regrette,
Parce que ma main est faible pour un amour si fort.

Ainsi je suis tourmenté par une infinie ardeur !
Visage au teint rosé, sein généreux à peau blanche,
Ils sont, avec ta ronde et si délicate hanche,
D'une beauté qui éblouit par sa splendeur.

Ce tout a rendu ma pensée tellement émue
Que mon art ne sait plus, c'est pourquoi en ennemi
Il a fait la main qui, pour la bien rendre, est mesurée.

A force de fixement étudier ma douce amie,
Une beauté qu'au ciel j'aurais crue impossible,
Je dois laisser mon désir accomplir ce travail.

28 Mars 1878.

LA CHÈVRE

Sous les écluses de Saint-Roc
Qui se déversent et murmurent,
Et que les fort platanes couvrent d'ombre,
Sur la pointe de terre à l'assise du rocher

Séparant le Moulintine
D'où l'eau écume en retombant,
Puis s'enfuit rageuse et argentine,
Dans le canal, en un large et vert ruban,
Que, tel le front d'un aïeul, ride
Un vent d'autan qui souffle à peine,

Uno crabo pais à l'estac,
Las banos trouçudos en liro,
Le vistou d'or que pertout miro,
 Trigoussant de ça 'n là sa teto al poupel flac.

D'erbo ! Ne ten de degalhado,
Tout en remenant le pincel
De sa barbicho rambulhado ;
E coumo l'alo d'un ausel,
Sa fino aurelho ventalhejo,
E sa 'squileto tindinejo.

Sa cugo avio 's mouscalhous,
Soun pel negras e loung l'estroupo
Parieu à 'no pelhouso roupo
 E sa bato fourcudo escoutio mantos flous.

Mais, pus lènh, mounto d'uno estrada
Un remenilh de calumel
Qu'al darrè de sa troupelado
Le crabiè bufo à plen canel,
Blodo courto e cravato roujo,
Berret blu i acimant la coujo.

Vès la Gascougnò, al sieu cammas,
S'entourno dambe sas lupairos
De sal-pètro, grandos musairos,
 Qu'escapioun les ramels tendris, loung del bartas.

Ausis le *bè* de sas parivos,
Se viro dreit al camì blanc
Joubs las randuros agradivos ;

Une chèvre broute à l'attache,
Les cornes tordues en lyre,
Le regard doré partout à l'aguet,
 Traînant ici et là, ses mamelles flasques.

De l'herbe ! Elle en mange en quantité,
Tout en remuant le pinceau
De sa barbiche broussailleuse ;
Et comme l'aile d'un oiseau,
Sa fine oreille vivement s'agite,
Et sa clochette sans cesse tintinne.

Sa queue chasse les moucherons,
Son poil noir et long l'enveloppe
Semblable à un manteau en loque
 Et son sabot fourchu équeute bien des fleurs.

Mais, plus loin, s'élève d'une route
Le son effréné d'un chalumeau
Dans lequel, en suivant son troupeau,
À plein gosier souffle le chevrier
En blouse courte et foulard rouge,
Un berret bleu au sommet du crâne.

Vers la Gascogne, vers son village,
Il retourne avec ses lécheuses
De salpêtre, ses grandes museuses,
 Qui décapitent les rameaux tendres des haies.

Elle entend le *bè* des ses semblables,
Elle se tourne vers le chemin blanc
Sous les haies vives si plaisantes ;

Quand i las vei, touto la sang
I bulh ; - sauto coumo 'no fado.
Ai las ! sa cordo es pla 'stacado.

Aro es en unos, colh tibat,
- Las gaito fuge d'uno coumbo ;
Uno grosso lagremo i toumbo
Del cantou de soun uelh que demoro alandat.

Abrilh 1878.

[100, 102]

A-N-UN PIJOUN BLANC

Per l'espaci blu fas fieula toun alo
O bel pijoun blanc, bel pijoun d'argent !
Vas, e de clarou parèsses rajent.

Coumo 'n brusiment de novo cimbalò
Sembloun vibreja les rais del soulelh
Que travèssos, proumt, sèns cluca l' perpelh.

Tas plumos de nèu soun embelugados
Dins la jouve lux qu'azoundo pel cel,
O pijoun d'argent, ô magic ausel !

Ni tempiès caruts e ni ramascados,
Cap de vent maissant, cap de biscountour,
T'an pos arrestat, messatgiè d'amour.

Volos, plé de vam, vès uno bloundino
Que s'alanguientis, primo coumo 'n fus ;
Es del paloumbiè raiant de Venus.

Quand elle les aperçoit, tout son sang
Bout ; - elle saute comme une folle.
Hélas ! sa corde est bien attachée.

Maintenant au repos, le cou tendu,
- Elle les regarde fuir d'une combe ;
Une grosse larme coule
Du coin de sa paupière toujours ouverte.

Avril 1878.

A UN PIGEON BLANC

Dans l'espace bleu tu fais siffler ton aile
Ô beau pigeon blanc, beau pigeon d'argent !
Tu vas, et de clarté on dirait que tu ruisselles.

Comme un bruissement de cymbale neuve,
Ils ont l'air de vibrer les rayons du soleil
Que tu traverses, rapide, sans baisser les paupières.

Tes plumes de neige étincellent
Dans la jeune lumière qui inonde le ciel,
Ô pigeon d'argent, ô magique oiseau !

Ni les gros nuages maussades, ni les giboulées,
Ni le vent mauvais, ni aucun détour,
Ne t'ont arrêté, messenger de l'amour.

Tu voles, plein d'énergie, vers une blonde
Qui se languit, mince comme un fuseau ;
Tu vient du rayonnant colombier de Vénus.

Vai, tre que te vei soun cor se gaudino
E de rouge blous la sieu belo sang
Flouris sa gauteto, ô dous pijoun blanc !

Joubs un tremoul de l'encluso de Gai, 28 d'Abrilh 1878.

Va, dès qu'elle te voit son cœur se réjouit
Et d'un rouge pur, son sang
Fleurit sa jolie joue, ô doux pigeon blanc !

Sous un tremble de l'écluse de Gay, 28 Avril 1878.

[102, 104, 106]

MA DONO DOULOURÈS

A'n Gastoun Jourdano

La caro frusto e verdasso
Coumo 'n antic sòu rouman,
Ambe un rigol de vidasso,
M'en vau, piètre gourriman.

Le cap coumoul d'escurino
E le frount mai frech que tor,
Pourtant dedins ma pètrino
Le cadavre de moun cor,

Bourdeji per uno estrado
Coumo 'n batèu, cap à vent,
En debrembant l'encountrado
Ount m'arrestèri souvent.

Mais, la memòrio bourdesco
Me remeno e vesì lèu
Davant ieu 'no coumbo fresco,
Verdo ambe de flous de nèu.

Quo erbo prigoundo e nauto
Joubs les sauses annadits

MA DAME DOLORÈS

A Gaston Jourdanne

Le visage refermé et olivâtre
Comme une antique pièce romaine,
Dégouté de cette vie,
Je vais, misérable mendiant.

La tête pleine de noirceur
Et le front plus froid que la glace,
Portant dans ma poitrine
Le cadavre de mon cœur,

Je louvoie sur la route
Comme un bateau, dans le vent,
En oubliant la contrée
Où je m'arrête souvent.

Mais, ma mémoire fantasque
Me préoccupe et bientôt je vois
Devant moi une combe fraîche,
Et verte avec des fleurs de neige.

Quelle herbe profonde et haute
Sous les saules chargés d'ans

Tenent à l'abric de l'auto
Mai d'un ausel e d'un nids !

Coumo sang novo, la joio
Me mounto pertout ; fa bou !
Vau pos èsse mai la proio
De l'ergno e de la doulou.

Acabi pas ma pensado
Que dins le coustat esquer
Sentissi 'no lancejado,
Al bras coumo 'n pès de fer.

Ai las ! Vesi 'no femneto
Que me l' sàrrro en m'alupant ;
Magro, febrouso e bruneto,
A d'uelhous plenis d'espant.

Sa negro cabeladuro
Qu'i estroupo le sieu colh blanc,
Sus sa loungo nueit escuro
Porto uno roso de sang.

Me parlo, la pauro belo,
Doulentoment ; « Fas esprès
De doublida ta fidelo,
La tieu mouliè Doulourès.

« Brembo-te, - m'as espousado ;
Te seugissi nueit e joun ;
Azirado ou courroussado,
T'aimi, t'aimerè toutjoun.

Qui abritent, protégés de l'autan,
Tant d'oiseaux et de nids !

Comme un sang nouveau, la joie
En moi renaît; il fait bon !
Je ne vais plus être la proie
Du chagrin et de la douleur.

A peine esquissée cette pensée
Qu'à mon côté gauche
Je ressens un élancement,
Dans mon bras aussi lourd que du fer.

Hélas ! Je vois une jolie femme
Qui me le serre en me fixant ;
Maigre, malingre et brunette,
Ses yeux sont remplis d'épouvante.

Sa noire chevelure
Qui recouvre son cou blanc,
Dans sa longue nuit ténébreuse
Porte une rose de sang.

Elle me parle, pauvre beauté,
Douloureusement : « Tu veux
Oublier ta fidèle
Femme Dolorès.

« Rappelle-toi, - tu m'as épousée ;
Je te suis nuit et jour ;
Haïe et rudoyée,
Je t'aime et t'aimerai toujours.

« Soum ta gelouso tigrasso ;
Tendrè 'stampel bravoment
A la Joio, ta mestresso,
Que tourne pusqu'un moument.

« O ! quand es la caro pallo
En plours, de colh de travès
Que semblo frega l'espallo,
O ! que m'aimos alavès !

« Quand sus toun leit te tourcisses
Coumo'n vert ramel sul foc
E qu'on diriò que mourisses,
Coumo sarrat pr'un estoc,

« Quand un pauc brandit, te levos,
Le pot blanc e l'uelh perdut
Que crei vese fosso trevos,
Airissat, brisat e mud,

« Quand soumicos e que fiblo
Toun bust, que jugnes las mas,
T'aimi d'uno amour tèrriblo ;
O ! ja me tenes, ja m'as ! »

Se calho, vès l'escurino
Me coundusis, toutjoun sieu,
Me fasent vira l'esquino
A l'albratge, as prats, al rieu.

Me ten, me beu ; m'empanteno
De sa tahino en d'abord !
Allegranso, adieu ! M'enmeno,

« Je suis ta jalouse tigresse ;
Je tiendrai courageusement tête
A la Joie, ta maîtresse,
Viendrait-elle un seul instant.

« Ô ! quand ton visage est pâle
En pleurs, que ton cou est courbé
Jusqu'à frôler ton épaule !
Ô que tu m'aimes alors !

« Quand sur ton lit, tu t'agites,
Comme un vert rameau dans le feu,
Et qu'on dirait que tu meurs,
Comme serré par un étau,

« Quand troublé, tu te lèves,
Lèvre décolorée et regard égaré
Qui croit voir des fantômes,
Hirsute, brisé et muet,

« Quand tu te plains et que tu courbes
Ton buste, que tu joins tes mains,
Je t'aime d'un amour terrible ;
Ô ! je t'appartiens et tu me possèdes ! »

Elle se tait, et vers l'obscurité
Elle me guide, toujours sien,
Me forçant à tourner le dos
Aux arbres, aux prés, au ruisseau.

Elle me retient, et me piège au filet
De son chagrin, en un instant !
Allégresse, adieu ! Elle m'entraîne,

- Se m'enmenavo à la mort !

Mai 1878.

[108]

LE BOUQUET DE ROSOS

Va soubèta la fèsto à la sieuno menino
A-n-qui porto un bouquet de rosos de sentou,
Le sarro à bel brassat, sènsè pòu de l'espino ;
Es brave, e tant urous, le poulit efantou !

Emblancat, es cintat de blu junquos l'esquino ;
Sous grandis uelhs, marauds coumo les d'un gatou,
Darrè las fious de sang fan touri. Sa mairino
Te l'agaito veni, deforo, sul peirou.

L'a visto, i crido, proumpt e fat coumo 'no tanco :
« Es que me donnarets uno peceto blanco
Se vou' l' daissi ? » L'aujolo, alavès, ten sa tous

E larmejo de gauch. Tre qu'i frego sa raubo,
S'acato e puei davant las gents, coumo qui raubo,
L'abrasso ambe l' bouquet e l' chapo de poutous.

13 de Mai 1878.

[108, 110, 112]

NOSTRIS SABUCS

A moun venerable mèstre A.-B. Crousilbat

Abem de sabucs verts des pèds al cap,
Nauts, dreits e gallhards coumo n'i a pos cap

- Et si elle m'emmenait vers la mort !

Mai 1878.

LE BOUQUET DE ROSES

Il va souhaiter sa fête à sa grand-mère
A qui il porte un bouquet de roses odorantes,
Il le serre dans ses bras, sans craindre les épines ;
Il est courageux et si heureux, le bel enfant !

De blanc vêtu, entièrement ceinturé de bleu ;
Ses grands yeux, espiègles comme ceux d'un chaton,
Jouent à cache-cache derrière les fleurs de sang. Sa marraine
Guette son arrivée, dehors, sur le perron.

Il l'a vue, il l'appelle, avec la folle vivacité de la tanche :
« Me donnerez-vous une petite pièce blanche
Si je vous le laisse ? » L'aïeule, alors, retient sa toux

Et pleure de joie. Dès qu'il frôle sa robe,
Elle se baisse puis devant tous, prestement,
Elle le prend dans ses bras avec son bouquet et le mange de baisers.

13 mai 1878.

NOS SUREAUX

A mon venerable maître A.-B. Crousillat

Nous avons de beaux sureaux verts de la tête aux pieds,
Hauts, droits et gaillards comme il n'en existe pas

Lènh-lènh e se cal al país estrange ;

Cado ram espès porto soun bouquet
Banc e suspouscat de safra 'n pauquet
Qu'a flairos de mel e de flous d'irange.

O ja les aimam les nostris sabucs
Que soun brouzinants autant que de bucs,
Toutjoun abelhats à fa babarilhos.

Costo de qualche ièis, al bord des camès,
La cimo en arvòut al caud qu'endurmès,
La ramo azoundrant de poulidos filhos !

Las dauros i van junquos as capelhs ;
Sembloun, aquital, de viro-soulelhs
Quilhats e duberts per Dono Naturo ;

Fan sousca'l Japoun lusent e sedous
E tout mirgalhat de bels coulous,
Dame un founze clar de fino verduro.

Puei, fan roundina moun eime bourdesc
Vès ma jouventut, pr'aquel atge fresc
E gai coumo l' mes glaufit de flouretos ;

'Lavès, i veniò coupa 'n vert canel
Que, demesoulhat, traucat al coutel,
Jougavo lèu-lèu fosso cansounetos.

La mieuno flavuto en sabo disiò
Tout ço que vesió, tout ço qu'ausissiò,
- Cantavo, sigur, coumo 'no persouno,

Ailleurs, bien loin, y compris en pays étranger ;

Chaque rameau épais porte son bouquet
Blanc et soupoudré d'un peu de safran
À senteurs de miel et de fleurs d'oranger.

Ô que nous les aimons nos sureaux
Qui bruissent autant que des ruches,
Toujours pleins d'abeilles éblouissantes,

Près de quelque sentier et en bordure des chemins,
Avec leur cime en voûte sous la chaleur qui endort,
Leur feuillage couvrant de son ombre les jolies filles !

Les fleurs poussent jusqu'à leur cime ;
Là, elles ressemblent à des parasols
Piqués et ouverts par Dame Nature ;

Ils font penser au Japon lumineux, soyeux
Et tout diapré de belles couleurs,
Sur un fond clair de fine verdure.

Et puis, il font vagabonder mon esprit fantasque
Du côté de ma jeunesse, en ces fraîches années
Aussi gaies que le mois criblé de petites fleurs ;

Alors, j'y venais couper un vert tuyau
Qui, creusé et troué au couteau,
Jouait bientôt plusieurs petites chansons.

Ma flûte de sève disait
Tout ce qu'elle voyait et entendait ;
- Elle chantait, vraiment, comme une personne,

Soun cap en biscaïo à mous pots riplat,
Un trauquet dubert e l'autre tampat,
De moun alé pleno, - ô mais qu'èro bouno !

Urous, assietat, dedins l'hour ouchbriou,
Joubabi, gaitant, subre l'azur vieu,
Les belis neviès de las Pirànèos,

Las serros, pus bas, dambe sous bosquets,
Rasizos, plantiès e tendris bladets
Que fan espeli tant gentios idèos,

La plano granivo e sa plasantat,
Jous ieu de mouliès qu'an graciò e bèutat
Qu'à las Cours d'Amour tenion majouressos ;

Las vesio passa fier visatge bru,
Pel coulou d'amouro, uelhs d'un negre blu,
Brasses e pèds nuds, - ô fortos divessos !

Tournaboun del camp, le foussou sul colh,
Levant, en courrent, un blanc parpalhol,
Qualque babarot, dos ou tres ninotos ;

Pensatieu de joubs moun teulat ramut,
En las remirant, le cor emaugut,
Abiò debrembat de fieula las notos.

O vièlhis sabucs, de vostro sentou,
Loug de Flourial, à-n-aquel cantou,
I a doutce ans, m'abets embriaigat l'amo !

Sa tête en biseau à mes lèvres soudée,
Un petit trou ouvert et l'autre bouché,
De tout mon souffle – ô que c'était bon !

Heureux, assis, protégé par leur ombre,
Je jouais, en regardant contre le vif azur,
Les beaux névés des Pyrénées,

Les collines, plus bas, avec leurs bosquets,
Leurs friches, leurs plants et leurs tendre blés
Qui font éclore d'aimables idées,

La plaine féconde et sa douceur,
En bas, des femmes de grâce et beauté
qui aux Cours d'Amour étaient maîtresses ;

Je les voyais passer, le visage fier et brun,
La peau couleur de mûre, le regard d'un noir bleuâtre,
Les Bras et les pieds nus, - ô vigoureuses déesses !

Elles revenaient du champ, la houe sur l'épaule,
Faisant s'envoler, en marchant, un blanc papillon,
Quelque insecte ou deux ou trois linottes ;

Pensif sous ma toiture feuillue,
En les admirant avec un cœur ému,
J'avais oublié de siffler mes notes.

Ô vieux sureaux, grâce à votre odeur,
Pendant tout le temps de Florial, en ce lieu,
Il y a douze ans, vous avez éivré mon âme !

Dempuei aquel tems, i è 'n eissam gaujous
Coumo les que van chuca vostros flous
Embaumant tourna subre vostro ramo.

16 de Mai 1878.

Depuis cette époque, j'y ai un essain joyeux
Comme ceux qui viennent butiner vos fleurs
A nouveau parfumées en haut de votre feuillage.

16 mai 1878.

[112, 114, 116, 118]

LA MARIANNO LATINO

Am ! Le joun a vincut la nueit escuro
Qu'al founze de soun cros ten un bel chut ;
E le cel clarejant e la Naturo
An descambiat lhour gauch tout emaugut.

Del rose luzerna brusint d'abelhos,
Del blad verd ount les grilhs cantoun claret,
Des graits qu'an boulegat gazelhs e relhos,
Del rieu cascalhejant e frescuret,

Des canvalhs, de pertout nais e s'enlairo,
Vès l'acrin del grand Puech lengodoucian,
Le cant d'allegretat que vous amairo
Le cor libre e famous de tems ancian,

O poples mièjournals tant arderouses,
Brunis poples latins valents toutjoun,
Anem ! Vous espartats fieris, gelouses
D'aganta vostros mas dins le clar joun !

Escalats le grand Puech, dreit à la cimo
Ount se mostro, depéds, cos subregrand,
Nostro Divo, - es aquí, belo e sublimo
Dambe un sourire bou, vous esperant ;

LA MARIANNE LATINE

Allons ! Le jour a vaincu la nuit obscure
Qui au fond de son trou garde le silence ;
Et le ciel s'éclaircissant et la Nature
Ont échangé leur joie pleine d'émotion.

De la rose luzerne bruissante d'abeilles,
Du blé verd où les grillons chantent clair,
Des guérets qu'ont remué coutres et socs,
Du ruisseau cascasant et frais,

Des pentes, partout naît et s'élève
Vers la crête du grand Puy languedocien,
Le chant d'allégresse qui nourrit encore
Le cœur libre et célèbre des temps anciens,

Ô peuples méditerranéens si ardents,
Brunis peuples latins toujours au labeur,
Allons ! Vous vous éveillez fiers, avec l'envie
De vous tenir la main dans la clarté du jour !

Vous escaladez le grand Puy, droit vers la cime
Où on voit, dressée, avec un corps gigantesque,
Notre Déesse, - elle est là, belle et sublime
Avec son bon sourire, elle vous attend ;

O la Marianno forto e bristoulado,
Le cap dins le soulelh tant merilhous,
Daissant sa loungo raubo empourpourado
Duberto al vent mari qu'aleno dous !

En fais, sarro al sieu punh pausat sus l'anco
Figo, milgrano e branc d'amelhè 'n fious,
D'oulieu, rasin, irange, amouro blanco,
Cabossos de milh blanc e mai del rous.

Elo ven d'acata sa bruno caro.
Adreitats vostris frounts, mirats tout uelhs,
Acalhats vostre cant, qu'à l'ouro d'aro
Se mestrejen boudego e calumels.

Parlo valentement, la ma 'spandido :
« Poples latis coumols de belo vido,
Embriaics de soulelh e d'azur lins,

« Sus la terro coutioulo e jamai lasso,
Pastèroun, dins le tems, la vostro raço
Galeses, Grecs, Roumans, Maurouls enfins !

« Vous an faitis africs e farcejaires,
Bebeires de vi blous, valents cantaires
E toutjoun fats e folhs de libertat ;

« Lhour roujo e belo sang dins vostros venos
A de fer pouderous que las cadenos
De cap nou pot jamai tene matat.

« Es d'elis que tenets la bruno rusco,

Ô la Marianne vigoureuse et hâlée,
La tête dans ce soleil si merveilleux,
Qui laisse sa longue robe de pourpre
Ouvrte au vent marin qui souffle tout doux !

En bouquet, elle serre, un poing sur la hanche,
La figue, la grenade et la branche d'amandier en fleur,
Celle de l'olivier, du raisin, de l'orange, de la mûre blanche,
Des têtes de maïs blanc et de maïs roux.

Elle vient de baisser son visage brun,
Relevez le front, ouvrez grand les yeux,
Faites taire votre chant et qu'à cette heure
On maîtrise cornemuses et chalumeaux.

Elle parle vaillamment, la main tendue :
« Peuples latins débordant de belle vie,
Ivres de soleil et d'azur profond,

« Sur la terre fertile et jamais lasse,
Dans le temps, ils ont pétri votre race
Les Gaulois, les Grecs, les Romains et les Maures enfin !

« Ils vous ont fait ardents et rieurs,
Buveurs de vin pur, vaillants chanteurs
Et toujours absolument fous de liberté ;

« Leur rouge et beau sang dans vos veines
A ce fer puissant dont sont faites les chaînes
Avec lesquelles aucun ne peut être assujéti.

« D'eux vient votre peau d'écorce brune,

Qu'abets, toutjoun cramant, dins vostro clusco,
Un grand molle d'engenh flourit e clar,

« L'amour de la bèutat nudo e raianto
Qu'es toutjoun per vous aus l'albo gaianto
Coumo Venus naissent sur nostro mar.

« De lhours parlas antics que d'aulos guerros
Desgrunèroun un pr'un sus vostros terros
Vous farguèrets, un joun, la lengo d'oc.

« O ! faset-lo souna la lengo maire
Qu'ajèts mai d'un valent e d'un aimaire
Mort, martyr, joubs le fer ou dins le foc !

« Recourdatz-vous toutjoun cado prouvençio
A-n-qui voulion balha l'independencio
Les vertadiès aujols, les ciutadins

« Que dins l'escur afrous del Mijan-Atge,
Fasquèroun trelusi tant bèl couratge
Per cassa les tirans de l'hour dedins ;

« E se jamais voulion sus vostro raço
Fa pesa tournai-mai 'no brumo basso,
Vous nivela, - lèu-lèu, siots alertats,

« E countro le roullèu des unitàris,
Depèds, poples, depèds, dins vostres bàrris,
Cal serba, fort e mort, las libertats.

« Dins la mesclo gardats la vostro caro,
Al councert moundial vostro voux claro,

Vous avez, toujours brûlant, dans votre tête,
La grande empreinte d'un génie clair et fleuri,

« Et l'amour de la beauté nue et rayonnante
Qui demeure pour vous une aube réjouissante
Comme Vénus quand elle naît sur notre mer.

« De leurs parlers antiques que d'affreuses guerres
Ont successivement dispersé sur vos terres
Vous avez forgé, un jour, la langue d'oc.

« Ô ! Faites-la sonner cette langue maternelle,
Qui a eu ses hommes vaillants et ses amants,
Morts et martyrs sous le fer et dans le feu !

« Rappelez-vous toujours chacune des provinces
Auxquelles voulaient donner leur indépendance
Les aïeux véritables, les citoyens

« Qui, dans les affreuses ténèbres du Moyen-Age,
Ont superbement déployé un si grand courage
Afin de chasser les tyrans de chez eux ;

« Et si jamais ils voulaient sur les vôtres
Encore faire peser une brume à ras de terre,
Et vous niveler, - vite, soyez en alerte,

« Et contre le rouleau des unitaires,
Dressez-vous, peuples, dressez-vous, dans vos faubourgs,
Car vous devez conserver, sans faiblir, les libertés.

« Dans la mêlée, conservez votre visage,
Dans le concert mondial, votre voix claire,

Per l'Univers aimats vostre païs,

« Dins les grands terradous vostros coumunos,
Lhour parla, lhour ana, lhours regos brunos ;
De vostro belo raço, omes latis,

« Desfacets pos jamai la marco antico
E que vous vejem lèu metre en pratico,
Dins la lux, dins la pax, dins le prougrès,

« Ço qu'an escapoulat vostris felibres :
Qu'es la federacieu des poples libres
Dout le vostre Mièchjoun sara le brès ! »

La Marianno a parlat. L'inmenso colo
Des poples mièjournals s'arrapo 's digts,
La rodo e va dansa la farandolo,
Visatge alegrarsit e pèds ardots.

Ausisssets ! Bufoun pifre e boudegaire
E bingo l'escabot e ja rits fort
Subre l' plò 'nsoulehat, dins le boun aire,
Al dessus de l'escur e de la mort. –

Legit al banquet de la Lausetto, le 26 de Mai 1878, dins Mountpelhè.

[118, 120]

A'N SCHILLER

per respoudre a-n-un que m'abio dit de tradure la « Campano »

Durmès en pax, ô pouèto alemand !

Pour l'Univers aimez votre pays,

« Et dans les terres étendues de vos communes,
Leur parler, leur allure, leurs sillons bruns ;
Des votres, beaux hommes latins,

« N'effacez jamais la marque antique,
Nous souhaitons que vous mettiez en pratique,
Dans la lumière, dans la paix, dans le progrès,

« Ce qu'ont ébauché vos félibres :
C'est la fédération des peuples libres
Dont notre Midi sera le berceau ! »

Marianne a parlé. L'immense troupe
Des peuples méditerranéens se prend par la main,
Elle l'entoure et va danser la farandole,
Le visage plein d'allégresse et les pieds agiles.

Vous entendez ! Ils soufflent dans le fifre et la cornemuse
Et la troupe saute et rit vraiment fort
Sur le plateau ensoleillé, à l'air libre,
Au dessus des ténèbres et de la mort.

Lu au banquet de La Lausetto, le 26 Mai 1878, à Montpellier.

A SCHILLER

Pour répondre à celui qui m'avait dit de traduire la « Cloche »

Dors en paix, ô poète allemand⁸¹ !

⁸¹ Note A.F., 1891, 119. Cette pièce de vers a été composée sur le rythme du Rhin Allemand d'Alfred de Musset et peut se chanter sur le même air.

Vai tradurè pos ta *Campano*.
Voli pas coumo'n francimand
Aprene ta lengo germano
Per estrema l' tieu cant dins moun bourdou rouman.

Ta lengo falso, ô pouèto allemand !
Nascudo à la cancelario
Joubs l'aclas negre e tranchamand,
N'es pos la voux de ta patrio :
Nou ten brico 's parlas de toun pople ardimand.

Coumo 'n Gogol, ô pouèto allemand !
Coupreni pas que l'ajes preso
Per i estampa l' drame gigant
E d'eros à l'amo franceso.
Qun es le troubadou que 'n pot èsse gourmand ?

L'aziri tant, ô pouèto allemand !
Dempuei que l'ensegno al mainatge
Mai d'un pourfessou coulhamand,
Mentre que le nostre lengatge
Se vei forobandit coumo 'n vièlh gourrimand.

L'aziri tant, ô pouèto allemand !
Dempuei que la vesi mesclado
A mai d'un cap d'obre cramant
De nostro lengo tant flourado,
Gairebe 'ncounescut dins soun païs rouman.

Je ne traduirai pas ta *Cloche*.
Je ne veux pas comme un français
Apprendre la langue germanique
Pour enfermer ton chant dans mon vers roman.

Ta langue fausse, ô poète allemand !
Née dans les chancelleries⁸²
Sous le monstrueux aigle noir et chicaneur,
N'est pas la voix de ta patrie :
Elle n'a rien des parlers de ton peuple audacieux.

Comme un Gogol⁸³, ô poète allemand !
Je ne comprends pas que tu l'aies prise
Pour y imprimer le drame géant
Et des héros à l'âme française⁸⁴.
Quel troubadour peut en être friand ?

Je l'ai tellement en aversion, ô poète allemand !
Depuis qu'aux enfants l'enseignent
Plusieurs professeurs stupides,
Alors que notre langage
Se voit proscrit comme un vieux mendiant.

Je l'ai tellement en aversion, ô poète allemand !
Depuis que je la vois mêlée
A des chefs-d'œuvres brûlants
De notre langue si riche,
Presque inconnus dans leur pays roman⁸⁵.

⁸² Note A.F., 1891, 119. Voir la *Linguistique* par A. Hovelacque.

⁸³ Note A.F., 1891, 121. Nicolas Gogol, poète russe.

⁸⁴ Note A.F., 1891, 121. *Jeanne d'Arc*, etc., etc.

⁸⁵ Note A.F., 1891, 121. Les œuvres d'un grand nombre de *trobadors* ont été publiées en Allemagne.

Gardi la mieuno, ô pouèto alemand !
Es l'amo forto de sa terro,
Fa l' vers gaujous e clar rimant,
Beu de vi rouge e pount de bierro
E se marido pas al gergou sacamand.

9 de Junh 1878.

[120, 122]

MOUN NEBOUT

Gauto fresco e redoudo, uelhs negres plé d'esclaire,
Bru coumo 'n talpari, maraudot e gastat,
A tres ans faits, s'estiro e descapo à sa maire :
Vol pas an' à l'escolo, - i cal de libertat.

Vejats-le, en saloupeto e cap nud, le roudaire !
Passo l'oustal, s'avio e, le galech sautat,
Cour a miei de camì, crido, beu le boun aire,
Mais, fuch al mendre trèn e s'embarro espantat.

Le nostre perdigal ! Ja l'aimam ! Que roundine
Al soulelh, à l'oumbrieu, dreit al vent ! Que badine,
Se goulude e se sulhe ! O que l' daissen ana.

Aro, n'abem pus qu'el ! Las drollos nous soun mortos !
Coumo sousqui souvent à nostros penos fortos,
Ai ! m'asemblo toutjoun que noul' voloun pana.

6 de Julhet 1878.

Je garde la mienne, ô poète allemand !
Elle est la solide âme de sa terre,
Elle rend le vers joyeux et la rime nette,
Elle boit du vin rouge et point de bierre
Et elle ne se marie pas avec un jargon brigand.

9 Juin 1878.

MON NEVEU

Joue fraîche et arrondie, yeux noirs plein de vivacité,
Brun comme la taupe, espiègle et gâté,
Trois ans accomplis, il grandit et échappe à sa mère :
Il ne veut pas aller à l'école, - il a besoin de liberté.

Voyez-le, en salopette, tête nue, ce vagabond !
Il dépasse la maison, il se presse et le ruisseau franchi,
Il court au milieu du chemin, il crie, respire le bon air,
Mais, il s'enfuit au moindre raffut et s'enferme, effrayé.

Notre perdreau ! Oui nous l'aimons ! Qu'il vagabonde
Au soleil, à l'ombre, face au vent ! Qu'il badine,
Se roule par terre, se salisse ! Ô ! Qu'il fasse ce qu'il veut !

Maintenant, nous n'avons que lui ! Les filles sont mortes !
Que je pense souvent à nos grandes peines,
Ah ! j'ai toujours l'impression qu'on veut nous le voler.

6 Juillet 1878.

[122, 124, 126, 128]

LE COUMPOUSITOU

A'n Ernest Amelin, estampeire

Dreit davant sa casso crambado,
Coumo bresco, le coumpousitou
A l'esquerro que l'amanado,
Travalho le coumpousitou.

Autant pla qu'uno abelho proumpto,
La sieu ma dreito i ten pousat,
Fa l' cabusset e tourna mounto,
- Sèns relais ne ten de pausat.

Que n'anantis ! Peco pas gaire,
Se tiro pas de soun cantou ;
A l' cop de bras del semenaire,
Semblo devigna 'n ouratou.

Quand les uelhs i fan babarilhos
E qu'a le pugnet enretit,
Se brandis e levo las cilhos
Vès le teulat naut expandit

E vès l'azur qu'enmimarelo
Ount i parés vese estampat
Le lettrum de ploumb qu'agrumelo
E sarro encaro à bel urpat.

Le cel i semblo uno pagino
Touto regado des bourdous
Qu'a coumpausat – e l'embelino
De pouèsio e d'esplendous.

LE COMPOSITEUR

A Ernest Hamelin, imprimeur

Il est debout devant sa casse alvéolée
Comme un rayon de miel, le compositeur
À gauche la tenant bien en main,
Il travaille, le compositeur.

Aussi vite qu'une abeille vive,
Sa main droite sans cesse y puise,
Elle plonge et à nouveau remonte,
- Sans relâche et pose des caractères.

Qu'il va vite ! Il ne se trompe guère,
Il ne quitte pas son coin ;
Il reproduit le geste du semeur,
Il semble imiter un orateur.

Quand ses yeux sont éblouis
Et que son poignet s'est raidi,
Il bouge et son regard s'élève
Vers les toits qui là-haut s'étendent

Et vers l'azur qui aveugle
Et où il lui semble voir imprimées
Les lettres de plomb qu'il assemble
Et serre encore entre ses doigts.

Le ciel lui semble être une page
Toute sillonnée des vers
Qu'il a composés – et qui le charme
Par sa poésie et la splendeur.

Coumo 'n sant, facio estabousido,
Aqui demoro en finestrat ;
A la tristo e pesuco vido
Le raive prigound l'a 'rancat.

Mais, dreit à-n-el, de la carrièro
S'enlairo un maissant bascalal,
Clino sa caro douço e fièro
E tourno à l'obro coumo cal.

E qui ven de rire ? – Un mainatge.
El, pale e magre coumo'n crist,
Brave, toutjoun plé de couratge,
Sourris al drolle qu'a 'ntrevist.

Parlo tout soul : « Manco l'escolo
E sap pos legi, cop sigur ! »
Gar' aquí que sa voix tremolo :
« O pichouno amo dins l'escur !

« As ourrit l'oustal e safranós
Per fuge toutjoun le regent,
O poulit truffet que t'enganós
De vale pos brico d'argent !

« Ha, preferos joug' à las bolos,
Engragnouta, fa l' gourrimand !
Aprengues pas les bessarolos
Et ja te veirem, un cop grand.

« Rises de ieu, pichou roudaire,
- Regardo-me pla de debas :

Comme un saint, le visage extasié,
Immobile devant la fenêtre ;
A sa triste et pesante vie
Le rêve profond l'a arraché.

Mais, jusqu'à lui, de la rue
S'élève un éclat de rire mauvais,
Il incline son visage doux et fier,
Et reprend son travail avec soin.

Et qui vient de rire ? – Un enfant,
Lui, pâle et maigre comme un christ,
Bon et toujours plein de courage,
Sourit à l'enfant qu'il a entrevu.

Il parle seul : « Il n'est pas à l'école
Et il ne sait pas lire, c'est sûr ! »
A ce moment, sa voix tremble :
« Ô petite âme dans les ténèbres !

« Pour fuir ta maison tu bats la campagne
Pour échapper toujours au maître d'école,
Ô petit espiègle tu te trompes
Car tu ne vaux pas un sou !

« Ah, tu préfères jouer aux boules,
Harponner la grenouille et vagabonder !
Tu n'apprends pas l'alphabet
Aussi on verra bien, quand tu seras grand.

« Tu te moques de moi, petit mendiant,
- Regarde-moi bien, toi d'en bas :

Soum un estrange travailhaire,
Depèds, remenant pus qu'un bras.

« Levi de letros uno en pr'uno,
Legint l'escriet qu'è davant ieu,
Las quilhi sul punh, e caduno
Miro d'un uelh curious e vieu.

« Quand n'i a plusiours regos de faitos,
Sus un malbre s'en fa'n paquet.
Mounto, couquinot que me gaitos,
-Atal s'aprend lèu l'alfabet.

« En rengo, e pla deseparados,
Tre que ne teni per un fulh,
Dins un cadre de fer sarrados,
Per qu'arribe pas cap d'embulh,

« Las pausi coumo 'no relico,
Sèns tusta 'n loc, i tenènt l'uelh,
Las pausi sus la presso antico
Que tant me brembo l'ancian truelh.

« Tout es aboutit, e s'i passo,
A belis cops, dambe un roullèu
De tinto negro e proube grasso,
E l' papié blanc s'i 'spandis lèu.

« Alavès, aganti la barro
E te fau crica tout le fust,
La taulo de dessus las sarro
E subre l' fulh estampo just

Je suis un étrange travailleur,
Debout, qui ne bouge plus qu'un bras.

« Je prend des lettres une après l'autre,
En lisant l'écrit qui est devant moi,
Je les lève sur mon poing, et chacune
Regarde d'un œil curieux et vif.

« Quant plusieurs lignes sont faites,
Sur un marbre on en fait un paquet.
Monte, coquin, toi qui me regardes,
- Ainsi, on apprend vite l'alphabet.

« En rangées, bien séparées,
Jusqu'à en avoir pour une feuille,
Dans un cadre de fer serrées,
Pour éviter toute confusion,

« Je les pose comme une relique,
Sans les heurter, en les fixant du regard,
Je les pose sur la presse antique
Qui me rappelle tant le vieux pressoir.

« Tout est prêt, et j'y passe,
A grand coup, avec un rouleau,
De l'encre noire assez grasse,
Et bientôt le papier blanc s'y étend.

« Alors, je saisis la barre
Et je fais grincer tout le bois,
La table supérieure les serre
Et sur la feuille s'imprint avec justesse.

Quatre paginos, - quand soun belos,
Que las letros i an pla marcat,
Plau dins le cor joios nouvelos,
E le pugnet es mens macat !

« Es atal qu'estampam les libres
Per te fa legi, brave enfant,
E per tene les poples libres
Al miei del progrès triumfant. »

Le drolle es lèngh que parlo encaro ;
On ausis : « A l'escolo ! Cour ! »
Vès l'espàci levo sa caro
Enlusido de cande Amour,

E costo la casso crambado,
Coumo bresco, le coumpoustou
A l'esquerro que l'amanado,
Qu'es raiant, le coumpousitou !

7 de Julhet 1878.

« Quatre pages, - quand elles sont belles
Que les lettres y sont bien marquées,
Il pleut dans mon cœur des joies nouvelles,
Et mon poignet en est moins meurtri !

« C'est ainsi qu'on imprime les livres
Pour te faire lire, cher enfant,
Et pour que les peuples restent libres
Au milieu du progrès triumphant. »

L'enfant est loin qui parle encore ;
On entend : « A l'école ! Cours ! »
Vers le ciel il lève son visage
Eclairé d'un candide Amour,

Il est près de la casse aux alvéoles
Comme un rayon de miel, le compositeur
À gauche, la tenant bien en main,
Qu'il est rayonnant, le compositeur.

7 Juillet 1878.

[128]

A-N-UNO ROUSILHOUNESO

Mai bloudo qu'Afroudito e dins ta gentillesso,
Te levos de la mar de Port-Vendres, risent,
Les pelsses adoubats, sus ton frount de divesso,
Coumo les de *Venus del banh se gandissent* !

⁸⁶ Note A.F., 1891, 129. *Portus Veneris*, port de Vénus.

⁸⁷ Note A.F., 1891, 129. Statue célèbre.

A UNE ROUSSILLONNAISE

Plus blonde qu'Aphrodite et avec gentillesse
Tu émerges de la mer de Port-Vendres⁸⁶, riante,
Tes cheveux disposés sur ton front de déesse,
Comme ceux de la *Vénus sortant du bain*⁸⁷.

Le tieu toupì lèugè, broudat ambe riquesso,
Candejo e ten gazat l'or roussel e lusent
De ta cabeladuro ount fresis la caresso
De l'ounzado, - e t'en vas, belo d'amour naissent !

Dedins moun medalhè, joue rousilhouneso,
E'n sòu d'*Emporium* de la Tarrascouneso
Que sul' dreit a toun cap : la caro de Cerès,

E, se vei, gardos pla la bèutat fouceano
Que, lux antico, avant la counquisto roumano,
De la Grècio venguèt esclaira le tieu brès.

1er d'Agoust 1878.

[130, 132]

A LEUCADO

Blanco Leucado, Santo-Mauro,
Dout le proumoutòri se dauro
D'uno glòrio d'amour.
Nisoulo grèco d'Iouniò
Qu'es à touca l'Arcananiò,
Travès toun ribal creguèri fa 'n tour,

Quand, foro Ate : la negro Agato,
Touquèri la blanco Leucato,
Al founs del Narbounés,
Intre 's estanhs d'aigo salado
E serro qu'on diriò laurado
Dins le tems antic, pr'un tèrrible arnés.

Ta coiffe légère, brodée avec richesse,
Blancoie et retient l'or roux et brillant
De ta chevelure où frémis la caresse
De la vague, - tu passes, belle d'un amour naissant !

Dans mon médaillier, jeune roussillonaise,
J'ai un sou d'*Emperium*⁸⁸ de la Tarraconaise,
Qui, sur l'avèrs, a ton visage : le visage de Cerès,

Et, on le voit, tu a gardé cette beauté phocéenne
Qui, lumière antique précédant la conquête romaine,
Depuis la Grèce est venue éclairer ton berceau.

1er Août 1878.

A LEUCATE

Blanche Leucate, Sainte-Maure,
Dont le promontoire se dore
D'un rayonnant éclat amoureux.
Ile grecque de l'Ionie
Qui est tout près de l'Acarnanie,
Sur ton rivage j'ai cru me promener,

Quand, venu d'Agde, la noire Agathe,
J'ai touché la blanche Leucate,
Au fond du Narbonnais,
Entre les étangs d'eau salée
Et une crête qu'on dirait labourée
Au temps antiques, par une terrible charrue.

⁸⁸ Note A.F., 1891, 129. Voir la *Numinastique* de J. B. A. A. Barthélemy.

Sul sieu cap as rocs blanquineses,
Vesiò les jouves malurouses
 Treva, brasseja naut,
La Safo d'Ereso, Artemiso,
Reino pleno de valentiso,
Fa d'un brave vam le tant famous saut.

Le fasquèri... dreit le vilatge,
Pr'un camì peirous e salvatge,
 Loung de vièlhis oulieus,
A moun ergno virant l'esquino,
Agaitant la velo latino
De las barcos, lèn, dins les belets vieus,

Que, sus las sourgos d'aigo caudo,
Per l'iver, coumo qui maraudo,
 Vès Salsos van pesca
E que de l'estanh, claro plano,
Van à la mar mediterrano
Dount l'azur agaio e puei fa sousca.

Venguèri beure de vi negre,
En cantant : « Que moun cor s'allegre !
 Adieu les grandis sauts ! »
E te debremberì, Leucado,
Dins Leucato cando, acatsado,
Qu'a 'n bru filhandran que rodo les graus.

5 d'Agoust 1878.

Tout en haut sur les rochers blanchâtres,
Je voyais les jeunes malheureuses
 Errer et faire de grands gestes,
Sappho d'Erèse et Artémise,
Reine pleine de vaillance,
Faire d'un grand élan le si fameux saut.

Je le fis... face au village,
Sur un chemin pierreux et sauvage,
 En longeant de vieux oliviers,
Et à mon chagrin tournant le dos,
En regardant la voile latine
Des barques, au loin, dans le vif scintillement,

Lesquelles, sur les sources d'eau chaude,
En hiver, comme en maraude,
 Vers Salses vont pêcher
Et qui de l'étang, lumineuse plaine,
Vont jusqu'à la mer méditerranée
Dont l'azur réjouit et puis suscite les songes.

Je suis venu boire du vin noir,
En chantant : « Que mon cœur se réjouisse !
 Adieu les grands sauts ! »
Et je t'ai oubliée, Leucate,
Dans la Leucate blanche et ordonnée,
Qui a des brunes filles qui errent sur le gravier.

5 Août 1878.

[132]

LA TALPO

Fousego, dins l'escur, joubs l'erbo de la prado,
- Trabalh de reboudeire ! E s'en v' à l'amagat,
Grapant e mourreiant, sèns que siogue alassado.
Engoulis fosso verms e ne ten de regat.

O la negro laurairo ! Es ourrido e grilhado,
Tout le joun, coumo b' es a mirgo per le gat.
Pico à la ma, l' talpaire espero sa talpado,
Mountet fait vitoment d'un carras voulegat.

Pèds descausses, uelh bas, se met à la demoro,
Puei, coumo qui la vei fa soun mestiè, deforo,
La seguís e vès elo es prêt à s'acata.

La terro se fendas clo e, dambe de peiretos,
Coumo pr'un volcanet, goumis trento pecetos
Roumanos. E l' pacan debrembo de pata.

19 de Sètembre 1878.

[132, 134]

SOUVENENÇO DE L'AUTRIER

O Damo as pelsses d'or, poulido e remirado,
Es que vous souvenets d'aquelo vesperado
Coumoulo de brezilhs e de finos sentous ?

 Semblabets, soucinouso e lasso,
Mas à l'acouiradou de la vielho terrasso,
Al cel dous, vaste e lins, afustant les vistous.

LA TAUPE

Elle fouille, dans l'obscurité, sous l'herbe de la prairie,
- Travail de fossoyeur ! Et elle va en cachette,
Donnant de la patte et du museau, sans se fatiguer.
Elle engloutit des vers et ne cesse de faire des sillons.

Ô noire laboureuse ! Tu es détestée et guettée,
Tout le jour, comme la souris l'est par le chat.
Pioche à la main, le taupier attend la taupinée,
Monticule rapidement fait d'une motte remuée.

Pieds nus, regard au sol, il se tient à son poste,
Puis, comme il l'a voit s'activer, à l'extérieur,
Il la suit et vers elle il est prêt à se baisser.

La terre se fend et, avec de menus cailloux,
Comme un volcan, elle vomit trente petites pièces
Romaines. Et le paysan en oublie de frapper.

19 Septembre 1878.

SOUVENIR D'AVANT-HIER

Ô Dame aux cheveux d'or, jolie et admirée,
Vous souvenez-vous de cet après-midi
Débordant de babils et de subtiles odeurs ?
 Vous sembliez soucieuse et fatiguée,
Les mains sur la rampe de la vieille terrasse,
Vers le ciel doux, vaste et profond le regard fixé.

Esperabi 'n sourire ou bé 'no parauleto
De vostro boucarelo, ô tant gentio Dameto
Que souvent de mai d'un a fait trefousi l' cor !
 Ai las ! Vous sentissiò tampado
A la flairo, al canta de la primo mannado,
Davant le soulelh coulc tout pourpouro e tout or.

Mais, lèu vous brandissent venguèrets costo l' sièti
Ount souscabi tristas, ount paressiò fa plèti,
E coumo qui durbis lèstoment un ventalh
 Que miralhejo e 'mbabarilho,
Oundrejat, de pertout, de belo canatillo,
Miraglhath de blu vieu e de rouge couralh,

Despleguèrets le gauch de vostro amo amourouso,
Fasquèrets s'esplandi, pleno de gràcio bloso,
Le flam de bèutat e de la jouventut,
 Vès l'azur tenent, alandado,
Parieu à-n-un grand pau, la sieu rodo estelado,
O Damo as pelsses d'or ! E demourabi mut.

6 d'Outobre 1878.

[134, 136, 138]

L'ENSALADO

 Belo, agis sus l'escudeliè
Le saladiè flourit e lins que nous agrado
 E vitoment pren la culiè,
 Dins un tros de bouis escalprado ;
 Es tems de nous fa 'no ensalado,
 - B'ausisses, valento mouliè ?

J'attendais ce sourire ou bien un petit mot
De votre bouche, ô ma gentille Dame
Qui souvent, de certains, a fait tressaillir le cœur !
 Hélas ! Je vous sentais fermée
Au parfum, au chant du printemps gracieux,
Devant le soleil couchant tout de pourpre et d'or.

Mais, en un mouvement vous êtes venue près du siège
Où triste, je songeais, où j'avais l'air de vous supplier,
Et comme on ouvre rapidement un éventail
 Qui chatoie et éblouit,
Orné, entièrement, de belles cannetilles,
Diapré d'un bleu vif et d'un rouge de corail,

Vous avez dévoilé la joie de votre âme amoureuse,
Vous avez fait s'épanouir, pleine d'une grâce pure,
L'éclat de votre beauté et de votre jeunesse,
 Vers l'azur qui garde, grand ouvert,
Et semblable à la roue du paon, son cercle étoilé,
Ô Dame aux cheveux d'or ! Et je restais sans voix.

6 Octobre 1878.

LA SALADE

 Isabelle, saisit sur le dressoir
Le saladier fleuri et profond qui nous plaît tant
 Et rapidement elle prend la cuillère,
 Dans un morceau de buis sculptée ;
 Il est temps de nous faire une salade,
 - M'entends-tu, vaillante épouse ?

Costo la taulo de cousino,
En toupì blanc, en davantal,
Ja te vesi ! Qu'as bouno mino,
O tu qu'embaumos tout l'oustal !

Se l'escarolo es pla triado,
'Scourgudo e brandido al paniè,
Que la sal blanco siò 'strissado
Al pilou dins le saliniè.

Vudo, e, sèns³ cap de pòu, pato sur la pebriero,
Ambe l' vinagre mal fai rajà l'òli bou,
E que veje mama dins aquelo ribiero
Le croustet gradalhat qu'apelam le capou.

N'as pos ditous de doumaiselo
E coumo qui sap trucha dur,
Remenos la fuelho rousselo,
Tendro coumo d'aigo, sigur.

Pren d'uncho mentre que s'alasso ;
Oi ! que va ! Nous regalarem
Quand sara prèsto, ô valentasso !
A la tieu santat pintarem.

La Belo va servi ; costo nous aus s'assieto.
Gar'aici l'ensalado, ô l' manja preferat !
Amics, bravis coulas, sul cop parem la sieto,
Anguem pos crida : prou ! N'i a 'n plé saladierat.

En outubro, esse joubs la trelho !

Près de la table de la cuisine,
En coiffe blanche et tablier,
Oui, je te vois ! Tu as si bonne mine,
Ô toi qui parfumes toute la maison !

Si la scarole est bien triée,
Egouttée et secouée au panier,
Que le sel blanc soit pulvérisé
Par le pilon dans le mortier.

Vide et sans crainte, secoue la poivrière,
Avec le vinaigre fort fais couler la bonne huile,
E que je vois s'imbiber dans cette rivière
Le croûton frotté d'ail qu'on appelle chapon.

Tu n'as pas des doigts de demoiselle
Et en femme dure au labeur,
Tu remues la feuille dorée,
Tendre comme de l'eau, ô oui.

Elle devient huileuse tandis qu'on la fatigue ;
Ô ! que c'est bien ! Nous nous régalerons
Quand elle sera prête, ô que tu es vaillante !
A ta santé nous boirons à volonté.

Isabelle va servir ; près de nous elle s'assied.
Voilà de la salade, notre mets préféré !
Amis, bons vivants, vite tendons l'assiette,
Surtout ne crions pas : assez ! Le saladier est plein.

En octobre, être sous la treille !

³ sens.

Qun gauch ! Metre à sec le plouchoun,
En ausint brouzina l'abelho
Per la vesprado d'un bel joun !

Vese le truelh dambe 's trulhaires
Passa joubs l'ort ount taulejam,
Pus lènh, canvalh, les semenaires
Jeta le blat qu'en pa manjam.

Se chieuto douçoment sus las aparratieros,
Dejoubs le vielh teulat que l'iroundo a fugit.
En dins l'Autouno ; adieu, belos ouros darnieros,
Vous saludam del got coumoul de vi agit !

Se parlo ! O Belo n'es pos mudo !
L'un es à vanta 's graisselous.
« Visque l'ensalado menudo !
Crido l'autre, aco 's gradalous.

Qu'i troubem toutjoun la douceto,
La bouchicrabo, l' janitort,
La chicoureo, la rouqueto
E, bounis efants, i' aimi fort

Dos e qualque cop tres cebetos de mountagno,
Roujos à fa bada, douços que vous refam ;
Visque aquelo ensalado ! Aco's la de coucagno !
E davant elo, amics, souvent nous descoufam !

« Daissats l'endevio e la laitugo !
Fa 'n riboutaire. E l' celeri ?
O pacans ! Belèu vous eissugo
Ou le poudets pos digeri ! »

Quelle joie ! Vider un plein pichet,
En écoutant bourdonner l'abeille
L'après-midi d'une belle journée !

Voir le pressoir et ses presseurs
Passer au bas du jardin où nous banquetons,
Plus loin, tout en bas, voir les semeurs
Jeter le blé qu'en pain nous mangeons.

Doucement les moineaux piaulent dans les trous,
Sous le vieux toit que l'hirondelle a fui.
C'est l'Automne ; adieu, belles heures de fin du jour,
Nous vous saluons avec nos godet plein de petit vin !

On parle ! Ô belle, tu n'es pas muette !
Un est en train de vanter les cressons.
« Vive la salade menue !
Crie l'autre, elle donne de l'appétit.

Qu'il y ait toujours de la valérianelle,
Du salsifis des prés, du nasitort,
De la chicorée, de la rouquette
Et, chers enfants, j'y aime beaucoup

Deux ou trois petits oignons de la montagne,
Etonnement rouges et si doux pour la santé ;
Vive cette salade ! C'est celle de la cocagne !
Et devant elle, amis, souvent retirons notre chapeau ! »

« Vous oubliez l'endive et la laitue !
Fait un riboteur. Et le céleri ?
Ô fripoules ! Il passe bien l'estomac
A moins que vous ne puissiez le digérer ! »

Un vielh d'uno voux que tremolo
Nous dits : « Toutos an lhour valou,
Mais que soun lèngh de l'escarolo
Aprestado per la Belou. »

Le saladiè que tant agrado
Es netejat enfins e, costo la culiè,
Dins un tros de bouis escalprado,
Pot tourna sus l'escudeliè.
Santat, ô valento mouliè !
Abem acabat l'ensalado.

Outobre de 78.

[140, 142]

A-N-UN NOI

Uelhs couquis, camiso duberto,
Vendent de vi, cap e pèds nuds,
As fugit la plaço cuberto
E 's plataniès nauts e ramuts.

As daissat dedins lhour carreto
Les caràcoucs faignanteja
E per carrièro e per placeto,
Al soulelh vas roundineja.

Plé de vam e de pendardiso,
Pacandot, bru coumo 'n grillhet,

Un vieux d'une voix tremblotante
Nous dit : « Toutes ont leur valeur,
Mais comme elles sont loin de la scarole
Préparée par notre Isabelle. »

Le saladier qui nous plaît tant
Est enfin nettoyé et, près de la cuillère,
Dans un morceau de buis, sculptée,
Il peut retourner sur le dressoir.
A ta santé, ô vaillante épouse !
Nous n'avons pas laissé de salade.

Octobre 78.

A UN PETIT GITAN

Regard coquin, chemise ouverte,
Vendant du vin⁸⁹, tête et pieds nus,
Tu as fui la place couverte
Et les platanes hauts et feuillus.

Tu as laissé dans leur charrette
Les gitans se prélasser
Et dans les rues et sur la petite place,
Au soleil tu viens faire un tour.

Plein d'ardeur et d'espièglerie,
Petit paysan, brun comme un grillon,

⁸⁹ Note A.F., 1891, 141. Lorsque les petits enfants ont un bout de chemise tiré hors de leur culotte, on dit qu'ils vendent du vin. Ce bout de chemise rappelle le morceau de papier blanc que les marchands de vin suspendaient à une corde, au dessus de leur porte.

Dins le galech e la lourdiso,
En risent, fas al pè-ranquet.

Puei, dambe uno voux de sansoïno,
Ma parado, acatant le cap,
Te vesi demanda l'imoïno,
Boulèmi coumo n'i a pos cap.

E davant les cafès t'arrestos,
Mostros tas dents de loubatou,
Les tieus punhs sarrats, e t'aprestos
A fa la chincho, mainatjou.

Dèjà 's punhs l'un sus l'autre viroun,
Trucoun la barbo, e les caissals
Clatissoun, - on dirìò que tiroun
De foc joubs les braves tustals.

Se crido : Prou ! Sòusses e sobos
S'escampilhoun as tieus penous,
Les ramassos un pr'un, atrobos
Qu'as gagnat fosso picalhous.

Adeja courres per la plaço
Croumpant de cocos e de fruits,
E tout ço qu'as gagnat i passo !
As debrembat les *nois* aguts.

Sourtit d'un paire e d'uno maire
Maridats al dournet coupat,
T'en vas coumo l'ausel per l'aire,
Mire de dèu. As pla 'scapat.

Dans le ruisseau et dans les ordures,
En riant, tu vas à cloche-pied.

Puis, d'une voix de vielle,
Main tendue et tête baissée,
Je te vois demander l'aumône,
Patelin comme pas deux.

Et devant les cafés, tu t'arrêtes,
Tu montres tes dents de loubeteau,
Tes poings serrés, et tu t'apprêtes
A faire la chinche, mon tout petit.

Déjà tes poings un après l'autre tournent,
Et cognent menton et les machoires
Craquent, - on dirait qu'on fait
Du feu sous tes gros coups.

On crie : Assez ! Des sous, de gros sous
S'éparpillent autour de tes petits pieds,
Tu les ramasses un à un, et tu découvres
Que tu as gagné plein de picaillons.

Déjà tu te précipites sur la place,
Achetant des gâteaux et des fruits,
Et tout ce que tu as gagné y passe !
Tu as oublié les petits gitans épuisés.

Né d'un père et d'une mère
Mariés à la mode de la cruche coupée,
Tu vis comme l'oiseau dans le ciel,
Mire de dèu. Tu as bien pris ton envol.

Dedins, arraparios la ràbio,
O *noi* ! La civilisacieu
N'es per tu qu'uno inmenso gàbio ;
Passos coumo l' vent libre e vieu.

E pla 'stirat dins la gourrino,
Que saras ? Toundeire ou, sigur,
Maquignoun, ome de rapino,
E finiras coumo 'n voulur.

Outobre 1878.

[142, 144]

LA DEVISO REPUBLICANO

As temses d'en prumiè, quand la bèstio faletò
Mounarcabo sus tout per la ferocitat,
S'enlairèt vitoment uno gaio lausetò
E d'aquel vol ardit nasquèt la Libertat.

Un joun, dous mainatjous dins l'hour bresso moufleto,
Dous fruts roses, l'ounou de la maternitat,
Fasquèroun en risent se frega l'hour bouqueto,
E l'hour candè poutou fèc la Fraternitat.

Quand l'ome aura vincut toutos las tyrannios
E que, siau, enroutat de bels armounios,
Le Dreit ferme al sieu punh gardant la Veritat,

Tendra soun cor valent à l'abric de l'auleso
E, per toutjoun, pla lèn de l'ambicieu coubeso,
Veirem, coumo 'n soulelh, lusi l'Egalitat.

12 de Decembre 1878.

A l'intérieur, tu deviendrais enragé,
Ô enfant gitan ! La civilisation
N'est pour toi qu'une immense cage ;
Tu cours comme le vent libre et vif.

Et élevé dans le vagabondage,
Que deviendras-tu ? Tondeur ou, c'est sûr,
Maquignon ou homme de rapine,
Et tu finiras comme un voleur.

Octobre 1878.

LA DEVISE RÉPUBLICAINE

Dans les temps premiers, quand la bête fauve
Régna en monarque de par sa férocité,
S'est envolée rapide une joyeuse alouette
Et de ce vol est née la Liberté.

Un jour, deux bébés dans leur berceau douillet,
Deux fruits roses, honneur de la maternité,
Ont, en riant, fait se frôler leurs jeunes lèvres,
Et leur candide baiser a donné la Fraternité.

Quand l'homme aura vaincu toutes les tyrannies
Et que, paisible, et entouré de belles harmonies,
Le Droit fermement à son poing gardant la Vérité,

Protègera son vaillant cœur de la méchanceté
Alors, toujours, loin de l'ambition pleine de convoitise,
Nous verrons, comme un soleil, briller l'Égalité.

12 Décembre 1878.

[144, 146, 148, 150, 152, 154, 156]

A LAS MOULIÈS

**que desclusquèroun Mountfort
(25 de Junh 1218)**

A'n Napol le Piranean

« E tiravan las donas e tozas e molhers,
E veng tot dreit la peira lai on era mestiers... »
(Canso de la Crozado contr'els eretges d'Albeges, Ed. Meyer.)

I.

Dins la belo nueit de Sant-Jan,
Pas un soul flairou lugrejant
Sul' Puech David e vès l'Ardeno,
Cap de sou de graule ! A l'escur,
S'ausis remena de cadeno
E de brams rauquis de mal-ur.

Ai ! Le Loubas rous e 'nganaire :
Mountfort, es aquí, sèns⁴ se jaire ;
Velho ambe l' cardinal-legat,
Dins sa raubo touto ensannado,
Que se lupo l' mour coumo 'n gat
En t'agachant la vilo astrado.

Es qu'i soun les del Nivernès,
Les de Bourgougno e de l'Artès ?

AUX FEMMES

**qui brisèrent le crâne de Montfort
(25 Juin 1218)**

A Napoléon le Pyrénéen

« Et des dames, des épouses et des jeunes filles servaient l'engin.
Et la pierre alla droit au but... »
(Canso de la Crozado contr'els eretges / d'Albeges. Ed. Meyer.)

I.

En cette belle nuit de la Saint-Jean,
Pas un seul feu de joie étincelant
Sur Puèg-David et vers l'Ardenne,
Aucun son de hautbois ! Dans l'obscurité,
On entend bouger des chaînes
Et des cris rauques chargés de malheur.

Hélas ! Le grand Loup roux et trompeur :
Montfort, es là, il ne s'est pas couché ;
Il veille avec le cardinal légat,
Dans sa robe toute ensanglantée,
Il pourlèche son museau comme un chat
En regardant la ville prédestinée.

Y sont-ils ceux du Nivernais,
Ceux de la Bourgogne et de l'Artois ?

⁴ sens.

I a de bougres d'Alemandasses,
Grosses tessous qu'an toutjoun fam ;
Lhour gorro magro as poupels lasses
De les nouiri n'a pos mai vam.

Se levo l' albo roso e blouso.
Coumo s'ero sa sor, Toulouso
S'esplandis, le lugra sul' frount,
E parivo as poulhs, uno gaito
Canto à-n-autro qu'i respound :
« Que lèu la sourtido siò feito ! »

S'es espertat Ramoun le Vieilh ;
Armat e casquat, a boun uelh ;
Soun auriflambo de pourpouro
Porto l' marra que tendra cap
Al lioun rougnous, à tout ouro ;
Mountfort l'entahinat ba sap.

Venoun sus de garagnous linges
Rougè Bernat, le de Couminges,
De barous e de chavaliès,
Fan leva gravo e pouls de terro.
Davant, soun les capitouliès,
Tout darrè, les omes de guerro.

Nau meses de sieti ! Co's trop !
Anem ! Ne cal fenì sul' cop
E, lestis, en dous se partissoun ;
Les unis al camp des Crousats

Il y a des bougres d'allemands⁹⁰,
De gros porcs qui ont toujours faim ;
Leur maigre truie aux mamelles flasques
De les nourrir n'a plus la force.

Une aube rose et pure se lève.
Comme si elle était sa sœur, Toulouse
S'épanouit, l'étoile du matin au front,
Et pareille aux coq, une sentinelle
Chante à une autre qui lui répond :
« Que bientôt la sortie soit faite ! »

Raymond le Vieux s'est dressé ;
Armé et casqué, il a bon œil ;
Son oriflamme de pourpre
Porte le bélier qui résistera
Au lion galeux, à tout moment ;
Montfort le soucieux le sait.

Arrivent sur leurs sveltes étalons
Roger Bernard, celui du Comminges,
Des hommes en armes et des chevaliers,
Les suivent un nuage de graviers et de poussière.
Devant, sont ceux du Capitole,
Derniers en arrière, les hommes de guerre.

Neuf mois de siège ! C'est trop !
Allons ! Il faut en finir tout de suite
Et, prompts, en deux il se divisent ;
Les uns au camp des Croisés

⁹⁰ Note A.F., 1891, 144. « (Le comte de Foix) détruisit à Monjei les croisés Allemands, qui venaient se joindre, aux (croisés français), pour achever la destruction du Comté de Toulouse. » *Hist. gén. du Lang.* Add. les Not. du Liv. XXI. p. 34. Ed. Al., du Mège.

Courroun à galaup e s'atissoun ;
Pataran sèns esse alassats.

L'autre escabot, dreit à la Gato
Aviò de peiros et pato
Sous defensous, en bramant : « Fut !
Arraparas pos de mirguetos !
Miaulos ! Fut ! Que la Gato put !
De tu farem lèu de miquetos ! »

La Gato de fer e de fust
Crussis, s'esparrabisso just
Al bord del balhat ount butado
Vouliò, 'scadafal naut e fort,
Subre la cieutat alertado
Fa granissa l'espant, la mort.

Ja brusissoun las matrassinous,
E de lansos dins las pètrinos
Se plantoun, de massos de fer
Ascloun les elmes et las coujos,
Coupoun les albercs, - combat fer
D'omes cambiats en bestios roujos.

Ount es le qu'aimo tant la sang,
Le Mountfort ? – Ne pot prene un bang.
Ount es ? A la messo, le moustre !
Qui la dits ? L'abesque artilhous
Des diables, sulhat coumo 'n soustre,
Foulquet, le cap des trahidous.

En Simou daisso pas la messo,
E dins la debourrado espesso

Courrent au Galop et s'exhortent ;
Ils cogneront sans jamais faiblir.

L'autre troupe, vers l'engin de guerre
Avait des pierres et elle frappe
Ses défenseurs, en hurlant : « Fut !
Tu n'attraperas pas de souris !
Tu miaules ! Fut ! Le chat pue !
On va te réduire en miettes ! »

L'engin de fer et de bois
Grince, il retombe avec précision
Au bord du fossé où une fois poussé
L'échaffaud voulait, solide et haut,
Sur la cité en alerte,
Faire pleuvoir sa grêle d'épouvante, la mort.

Déjà sifflent les flèches,
Et des lances dans les poitrines
Se plantent, des masses de fer
Brisent les heaumes et les crânes,
Et coupent les hauberts, - combat sauvage
D'hommes transformés en rouges animaux.

Où est celui qui aime tant le sang,
Ce Montfort ? – Il peut prendre un bain.
Où est-il ? A la messe, le monstre !
Qui l'a dit ? Le rusé évêque
Du diable, souillé comme une litière,
Foulquet, ce maître parmi les traîtres.

Simon ne quitte pas l'office,
Et au fort de la confusion

Les sieus se viroun matulhats ;
Le venoun querre, l' tant à cregne !
« I anirè fa sauta 's balhats,
Dits, quand aurè vist notre Segne ! »

Recitat le *Nunc dimittis*,
L'ostio anaussado, el, proumpt, partis.
Le Castel Narbounès s'englando.
Ja s'en tuo de sous coustats !
Tuats, faidits ! Garouno es grando !
Dieus reconnestra 's sieus, - tustatz !

Es palle-mort, tampo la bouco
E semblo couga la manrouco.
Mounto sus soun chaval aurieu,
Cour as quatre peds, cilho basso,
Dreit al planal de Mountoulieu
Ount le sieu cousselh s'arremasso.

« Vendra d'ajudo ! » fa 'n Foulquet,
Mais, el, passo coumo'n laucet ;
Sa souldatalho escampilhado,
Le vei, s'i atourno al grand fort
D'uno bravo parrabastado
De roucasses que pico à mort.

II.

O grandos mouliès toulousanos
Faitos per d'obros subumanos,
Acimats, darrè Sant-Serni,
La paret de roujos gieuletos,
Caro al coumbat près à finì,

Les siens reviennent, meurtris ;
Ils viennent le chercher, lui qui fait si peur !
« J'irai leur faire sauter les fossés,
Dit-il, quand j'aurai vu notre Seigneur ! »

Une fois récité le *Nunc dimittis*,
L'hostie levée, lui, promptement, s'en va.
Le Château Narbonnais s'effondre.
Déjà on en tue de son côté !
Tuez, faidits ! La Garonne est grande !
Dieu reconnaîtra les siens, - frappez !

Il est d'un pâleur de mort, il se tait
Et semble couvrir une peine intérieure.
Il monte sur son cheval ombrageux,
Il part au galop, le regard baissé,
Droit vers la place de Montolieu,
Où son conseil se rassemble.

« Il viendra de l'aide ! » fait Foulques,
Mais lui, passe comme un éclair ;
Sa soldatesque éparpillée
Le voit, elle revient au plus fort
D' une volée très dense
De rocs qui touchent et tuent.

II.

Ô grandes femmes toulousaines
Faites pour des œuvres surhumaines,
Vous couronnez, derrière Saint-Sernin,
Le rempart de rouges briques gélives,
Faisant face au combat sur sa fin,

Costo 'n courmiè qu'a de peretos.

L'albre as fortis brancs, dreit e lis,
Al soulelh gaioment fresis ;
Del fraisse à la ramo laugièro
Qu'oumbrejo à prou-peno, ô mouliès,
D'abord 'no giganto peiriero,
Puei vostris peds brus, sèns souliès.

E de capensus, toutos redos,
Vesets Mountfort proche las cledos
Que curbissoun sous mangounels !
Dins soun armaduro se carro.
E ja le virounant des uelhs,
I bramats : « Bastard de goumarro !

Outi-rè ! Gnarrut assassin ! »
En couito sautats sus l'engin
E, milhou qu'En Bernat Paraire,
En 'rè tirats, à bel urpat
Le bras pesuc que, dreit, en l'aire,
Ven, crico, s'encordo e, tibat,

Arrounto per la lux, sèns guido,
La peiro que truco, pl' agido,
Pataflesc ! sul' cap de Mountfort.
Aro rai ! Gandido es la vilo !
Le Loup es pel' sol, rede mort.
Ne sannara pos mai dex milo.

O mouliès, b'abets tout salvat !
Le gauch de pertout s'es levat.
Las campanos arrevehados,

Près d'un sorbier aux fruits en poire.

L'arbre aux solides branches, droit et lisse,
Au soleil joyeusement frémit ;
Du frêne au feuillage léger
Qui projette un peu d'ombre, ô femmes,
D'abord sur un gigantesque tas de pierres,
Et ensuite sur vos pieds bruns déchaussés.

Et de là-haut, toutes raides,
Vous voyez Montfort près des claies
Qui recouvrent ses mangonneaux !
Dans son armure il se redresse.
Et là en le transperçant du regard,
Vous lui criez : « Batârd débauché !

Arrière ! Assassin à la sale mine ! »
En toute hâte, vous sautez sur l'engin
Et, mieux que Bernard Paraire,
Vous tirez en arrière, mains serrées,
Le bras lourd qui, droit levé,
Vient, craque, s'encorde et tendu,

Fait gronder dans la lumière, sans viser,
La pierre qui va frapper, fort habile,
Pataflac ! le sommet de la tête de Montfort.
C'est fait ! Elle est sauvée la ville !
Le Loup est à terre, raide mort.
Il n'en égorgera plus par milliers.

Ô femmes, vous avez tout sauvé !
La joie partout s'est élevée.
Les cloches réveillées,

Dins les clouquiès qu'èroun en dolh,
Sounoun soulemne à batalhados
E l' pople guimbo coumo 'n folh.

Dins las gleizos e las carrieros
Es coumo per las fortos fieros,
Les tambours rounfloun, les cournets
Jogoun naut, tabés les pifraires,
E se canto fosso couplets
Qu'acoumpagnoun les boudegaires.

Mouliès, ets de grano d'eros !
Per vous aus, le sannaire es cos,
Abets venjat vostro patrio,
Beziès, Carcassouno, l' Mièchjoun.
Que dins sa cando idoulatrio
Le pople vous garde toutjoun !

Anem, que siots magnificados
Per retrounis e lancejados
De qualque sirventes nouvel
Que le troubaire populàri
Figuiera, brave, irat e bel,
Rugis, depeds, dins un vielhs bàrri !

Ets autant belos que Judit,
En David n'es pos mai ardit
Que vous aus ; e ja la divesso
De la vostro cieutat, Pallas,
Vous porto, pleno de grandesso,
Sul' boucliè, magic soulelhas.

Souscant à la Crousado afrouso,

Dans les clochers qui étaient en deuil,
Sonnent solennellement à toute volée,
Et le peuple fait des bonds comme fou.

Dans les églises et dans les rues,
C'est comme les jours des grandes foires,
Les tambours roulent, les cornets
Sonnent fort, et aussi les fifres,
Et on chante de nombreux couplets
Qu'accompagnent les joueurs de cornemuse.

Femmes, vous êtes de grandes héroïnes !
Grâce à vous, l'égorgeur est un cadavre,
Vous avez vengé votre patrie,
Béziers, Carcassonne, le Midi.
Que dans sa candide idolâtrie
Le peuple vous en protège toujours !

Allons, soyez célébrées
Par le tonnerre et les éclairs
De quelque sirventes nouveau
Que le troubadour populaire
Figuiera, ardent, coléreux et beau,
Rugit, debout, dans un vieux faubourg !

Vous êtes aussi belles que Judith,
Et David n'est pas plus hardi
Que vous ; et déjà la déesse
De votre cité, Pallas,
Vous porte, pleine de superbe,
Sur son bouclier, magnifique soleil.

Songeant à la Croisade affreuse,

M'en vau mai d'un cop, dins Toulouso,
Per la carrièro del Peirou,
Vès Sant-Sàrni, cerqui la plaço
Ount, terriblos, dins la clarou,
Fasquerets rounfla la peirasso.

E vesi Mountfort descluscat
Que, dins la tendo del Legat,
Les Crousats al pus vite embarroun
E puei, toutis sang, sènse⁵ bruch,
Dreit al Nord, al luscre, descarroun,
Se l'empourtant coumo qui fuch.

O souvenenços de l'istorio !
A travès l'enlugaranto glorio,
Costo vous autros, fau treba
Las mouliès gentios e valentos
Del grand sieti de Mountalba
Qu'al sigur soun vostros parentos.

Embrassats Jano de Paulhac,
Guilhaumeto Gasc que l'estac
Per l'hour cresenso fa' dreitados
E qu'En Augè Galhard, sigur,
De tout soun cor auriò cantados
S'ero pas estat à l'escur.

Albigesos dambe Uguenaudos,
Daissant les tirans per las braudos,
Mountats, en pleno libertat,

Je vais très souvent, à Toulouse,
Dans la rue du Peyrou,
Vers Saint-Sernin, je cherche le lieu
Où, terribles, dans la clarté,
Vous avez fait siffler la grosse pierre.

Et je vois Montfort le crâne défoncé
Que, dans la tente du Légat,
Les Croisés au plus vite enferment,
Et puis, en sang et sans bruit,
Vers le Nord, au crépuscule, ils filent
En l'emportant comme des fuyards.

Ô souvenirs de l'histoire !
Dans l'éblouissante gloire,
Près de vous, je fais errer
Les gentes et vaillantes femmes
Du grand siège de Montauban⁹¹
Qui sont vraiment de votre famille.

Embrassez Jeanne de Pauillac,
Guillaumette Gasc que l'attachement
A leur croyance fait se dresser
E qu'Auger Gaillard, certainement,
De tout son cœur aurait chantées
S'il n'avait rejoint les ténèbres.

Albigéaises et Huguenaudes,
Laisant les tyrans dans la boue,
Revenez, en pleine liberté,

⁵ sense.

⁹¹ Note A. F., 1891, 155. Septembre 1621.

Belos mouliès de Republico,
Mountats dins l'inmourtalitat
Coumoulo de pax magnifico !

25 de Decembre 1878.

En belles femmes de la République
Revenez dans l'immortalité
Débordante d'une magnifique paix !

25 Décembre 1878.

[156]

UN GRAND INCOUNESCUT

Lènh del nids azoundant de rosos e d'esclaire,
Es mort sus un grapis. Encroucat e tout nud
Coumo quand sourtisquèt del ventre de sa maire,
Dins un trauc negre e lins, aro, l'an reboundut.

Nasquèt al boun soulelh e fousquèt un troubaire
Que dins la Libertat inmenso abiò crescut.
Cantèt fosso cansous sus mai d'un poulit aire ;
Aimèt e remirèt ; a sufert, a viscut.

Per tahut, per lançol a de terro tourrado,
Sèns⁶ jamai cap d'ausel e cap de flou 'mbaumado.
Pauro desfardo ! Eh bè, de soun cloutas escur,

Vesi s'alata, coumo uno iroundo gaujouso,
Sa muso touto d'or e de lux amourouso
Que, traucant las nivouls, fa raia l' clar azur !

1er de Janviè 1879.

UN GRAND INCONNU

Loin du nid débordant de roses et de clarté,
Il est mort sur un grabat. Recroquevillé et tout nu
Comme quand il sortit du ventre de sa mère,
Dans un trou noir et profond, le voilà enterré.

Il est né sous le bon soleil et a été un poète
Qui dans la Liberté immense avait grandi.
Il chanta bien des chansons sur de jolis airs ;
Il aima et admira; il a souffert, il a vécu.

Pour cerceuil, pour linceul il a la terre gelée,
À jamais privée d'oiseaux et sans fleurs parfumées.
Pauvre dépouille ! Et bien, de sa fosse obscure,

Je vois s'envoler, comme une hirondelle joyeuse,
Sa muse toute d'or et de lumière amoureuse
Qui, en perçant les nuages, fait rayonner le clair azur !

1er Janvier 1879.

⁶ Sens.

[156, 158, 160]

A LA LAUSETO GALESO

*A'n Jan Gaidan de Nîmes
e à'n Ernest Praround d'Abovilo*

Coumo'n imne vedic de premier Aria
Ount se lauso ambe vam le foc, le soulelh, l'aire,
T'alatos, brave ausel cantaire,
D'un òrdi subre 'n plo del blanc Imalia.

Matinouso e gaio lauseto,
Toun noum vol dire en celt : *que s'anairo'n cantant*,
E vès l'albo divino à l'azur s'espertant,
Ja partisses, parivo à-n-un fer de sageto,

Ja bresilhos en sus à tout embelina
E mountos sèns relais, ô proumpto galerito !
T'apelos en lengo sanscrito
Vivarta per voula, rouda, remoulina.

Es que n'ès pos la guido
Des Arias celtics que van vès l'Ouccident ?
Clarounos, naut, davant, toun cant cieus e tindent,
Per selvo e per sagnas, - terriblement ardidò.

Mais, tous guerrièrs vincuts pel Grand Cluscopelat
Le van servi l' tyran, foro la Narbouneso,
Alanda pla galeso,
Libre ausel qu'al càscou de brounze an clavetat.

⁹² Note A.F., 1891, 157. Himalaya veut dire séjour des neiges.

⁹³ Note A.F., 1891, 159. Alouette, du celtic : *Allchwede*, qui s'élève en chantant.

⁹⁴ Note A.F., 1891, 159. *Alauda* est un mot gaulois. V. Dict. Littré.

A L'ALOUETTE GAULOISE

*A Jean Gaidan de Nîmes
et a Ernest Prarond d'Abbeville*

Comme un hymne védique de premier Arya
Où on loue avec ardeur le feu, le soleil, l'air,
Tu prend ton envol, brave oiseau chanteur,
D'un champ d'orge sur un blanc plateau de l'Himalaya⁹².

Matinale et joyeuse alouette⁹³,
Ton nom signifie en celtic *qui s'élève en chantant*,
Et vers l'aube divine dans l'azur s'éveillant,
Déjà tu pars pareille au fer de la flèche,

Déjà tu gazouilles en haut pour tout enchanter
Et tu montes sans pause, ô prompte alouette !
Tu t'appelles en langue sanskrite
Vivarta, c'est-à-dire *voler, tourner et tourbillonner*.

N'es-tu pas la guide
Des Aryas celtes qui vont vers l'Occident ?
Tu siffles haut, en avant, ton chant résonne vivement,
Dans les forêts et les marais, - terriblement hardie.

Mais, tes guerriers vaincus par le Grand Chauve
Vont servir le tyran, hors de la Narbonnaise,
*Alauda*⁹⁴ bien gauloise,
Libre oiseau qui à leur casque de bronze est cloué.

O que t'en arranques irado,
Lènh des Cesars roumans e des orres soudards,
Acatats gairebé dejoubs les estendards
De l'aclo, e que te siòs vitoment delibrado !

Touno t'en dins la pax del campestre galès,
Aqui te pausaras, ô lauseto de guerro,
Per anis' al ran de la terro,
Que te lauro le fer pacific de l'arnés.

Quand faras re-pèd dins la traço
Des grandis *vergobrets* e des *brenns* tant cretats,
Arrèsto-te en Auverio ount se soun alertats
Superbis e proubant la vertut de l'hour raço.

O gaujous esperit d'un vielh pople indoumdat,
Esperto-te, bavardo, e, 'n plen soulelh, avio
Toun cant sul' mount de Gergouvio !
Que l' grand cap de valents⁷ siò 'ncaro salutat !

Camino, passo per Luteco
E, travès las nivouls moutant d'alo e de cor,
Canto Camulougene e, vès la Costo d'Or,
Dreit à la nauto Alesio⁸ aro butos en presso.

I tocos, - gar' te aquí remirant coumo cal
De Vercingetourix l'estatuo giganto
E mountos, cantos, vibrejanto,

Ô extirpe-toi et va-t-en avec colère,
Loin des Césars romains et des horribles soudards,
Presque humiliés sous les étendards
De l'aigle, et sois enfin délivrée !

Retourne vers la paix des champs gaulois,
Là tu te poseras, ô alouette de la guerre,
Pour nicher au ras du sol,
Que laboure le fer pacifique de la charrue.

Quand tu reculeras dans la trace
Des grands *vergobrets* et des *brenns* si redoutés,
Arrête-toi en Auvergne où ils se sont soulevés
Superbes et démontrant la vertu des leurs.

Ô joyeux esprit d'un vieux peuple indompté,
Réveille-toi, avec orgueil, et en plein soleil, lance
Ton chant sur le mont de Gergovie !
Que le grand chef des braves soit encore salué !

Avance, passe par Lutèce
Et dans les nuages d'une poussée de l'aile et du cœur
Chante Camulogène et, vers la Côte-d'Or,
Droit vers la haute Alésia file maintenant à toute vitesse.

Tu y es – te voilà admirant avec attention
De Vercingétorix⁹⁵ la statue gigantesque
Et tu montes et chantes, vibrante,

⁷ Note A.F., 1891, 159. Vercingetorix signifie, en celte : grand chef des braves.

⁸ Note A.F., 1891, 159. « Alise vient d'un mot gaulois qui signifie hauteur et qui vient lui-même, comme le mot latin *altus*, du sanscrit. » Francis Monnier, *Vercingetorix*, 217.

⁹⁵ Note A.F., 1891, 161. Œuvre du statuaire Millet.

Coumo l'amo 'n metalh del brounze couloussal.

5 de Janviè 1879.

[160, 162]

LA DANSO DE LAS ESTELOS

Souvenenço de l'esclissi de luno del 27 de febrìè 1877

Dins le cel clar coumo 'n miralh,
Dos cimbalos fan de baralh ;
 Ja tustoun ! L'uno,
 Boucliè d'argent
 Superbe e trelusent,
 Aco's la belo luno !

L'autro qui l'a fargado ? Infer ?
Escuro, e mai grandò, es de fer ;
 Discou de guerro
 E de sabat ;
 Es l'oumbro que rebat
 La nostros vielho terro.

Ausis ! La premiero a 'n sou d'or,
La segoundò treboulo l' cor,
 'Spanto l'ideo,
 T'a'n sou de clas,
 Demest milo lugras
 E de joubs l'empireo.

E l'hour estrange tustadis
A vam, terribloment brandis
 D'eissams d'estelos ;
 Pr'aquí, pr'ala,

Comme l'âme de métal du bronze colossal.

5 Janvier 1879.

LA DANSE DES ÉTOILES

Souvenir de l'éclipse de lune du 27 février 1877

Dans le ciel clair comme un miroir,
Deux cymbales font du vacarme ;
 Comme elles frappent ! Une,
 Bouclier d'argent
 Superbe et brillant,
 Est la belle lune !

L'autre qui l'a forgée ? L'enfer ?
Obscure, et plus grande, elle est de fer ;
 Disque de guerre
 Et de sabbat ;
 Elle est l'ombre qui reflète
 Notre vieille terre.

Écoute ! La première a un son d'or,
La seconde trouble notre cœur,
 Epouvante notre esprit,
 Elle a un son de glas,
 Parmi les milliers d'astres
 Et sous l'empyrée.

Et leur étrange choc
Persistant et terrible agite
 Des essaims d'étoiles ;
 Ici et là,

Sembloun farandola,
E vous fan mimarelos.

Se vei guimba, co 's miraclos
La Clouqueto e les Tres Bourdous.
Qunis dansaires
Ambe l' bouiè
E l' cariot, beluguiè
De moundes lugrejaires.

Qun tren ! Empachoun de durmi
Sant-Jacques que per soun camì
Ven pla 'n coulero
E mièj vestit ;
Crido : « Aurets lèu finit
De fa l' carre e lanlero ! »

Vesi la cimbalo de fer
S'avalì dambe soun bruch fer,
L'autro, la belo,
Coumo 'n louvis
D'or nòu lusis, brusis,
Pla redoundo et rousselo.

Febriè 1879.

[162, 164]

MAMOISSES

« Mamoisses ! » crido la mainado
Qu'a 'n pauc de cel dins les vistous
E la gauto roso e daurado
Ount se mandariò de poutous.

On dirait danser une farandole
Et vous éblouissent.

On voit gambader, c'est un miracle,
Les Pléiades et les Trois Rois.
Quels danseurs
Avec le bouvier
Et le Charriot, artificier
De mondes éclatants.

Quel raffut ! Elles empêchent de dormir
Saint Jacques qui sur son chemin
Vient très en colère,
Et, à moitié vêtu ;
Il crie : « Ce n'est pas bientôt fini
Ce boucan et ce ramdan ! »

Je vois la cymbale de fer
Disparaître avec son bruit sauvage,
L'autre, la belle,
Comme un louis
D'or neuf brille, vibre,
Toute ronde et rousse.

Fevrier 1879.

VIOLETTES

« Mes Violettes ! » crie la jeune fille
Avec un peu de ciel dans ses prunelles
La joue rose et dorée
Où on voudrait envoyer des baisers.

A-n-un cantou del Capitòli
Mostro soun pagnerou flourit ;
Les que passoun, disoun : « Ne vòli ! »
Tre vese soun aire aberit.

Vous porto uno vielho raubeto
Pla sartrado, d'un vert escur,
E sèns⁹ cap de taco. Es tant neto
Que lavariò l'aigo, sigur.

Sa bouco escardenco e risento
Me semblo un frut de paradìs.
O qu'es poulido ! O qu'es lusento !
Coussi va, ven e se brandìs !

Qun ralh a ! Qu'es valento e vivo !
Coussi beluguejo soun uelh !
Qun femnou ! N'i a pos de parivo
Dejoub la rodo del soulelh.

Vol lura dreit, nou perd memorio
Que s'en van crev' à l'espital
Tantos qu'an pourtat¹ trop de glorio.
Fa le recate, aimo l'oustal.

Dins la carriero Lafaieto
Crido : « Mamoisses ! » sul' maiti
E vau croup' à la massipeto
De sas flous, avant de parti.

Dans un coin de la place du Capitole
Elle montre son petit panier fleuri ;
Ceux qui passent, disent : « J'en veux ! »
Dès qu'ils voient son air éveillé.

Elle porte une vieille robe
Bien reprise, d'un vert sombre,
Et sans la moindre tache. Elle est si nette
Qu'elle laverait l'eau, c'est sûr.

Sa bouche ardemment rouge et riieuse
Pour moi ressemble à un fruit du paradis.
Ô qu'elle est jolie ! Ô qu'elle respandit !
Comme elle va, vient et s'agite !

Quelle verve ! Qu'elle est active et vive !
Comme son œil est étincelant !
Quel bout de femme ! Il n'y a pas sa pareille
Ici-bas, sous l'orbe du soleil.

Elle veut labourer droit, elle n'oublie pas
Que s'en vont crever à l'hôpital
Bien des filles qui ont porté trop de toilettes.
Elle fait son ménage et aime sa maison.

Dans la rue Lafayette
Elle crie : « Mes violettes ! » chaque matin
Et je vais acheter à la jeune paysanne
Ses fleurs, avant de partir.

⁹ sens.

Lhour sentou me tourno la vido,
Me fa gaujous de pensatieu ;
Ma muso es deja respelido
E le tems s'anaïro per ieu.

Febriè 1879.

Leur senteur me ramène à la vie,
Pensif elle me rend joyeux ;
Ma muse est déjà renaissante
Et le temps pour moi s'éclaircit.

Fevrier 1879.

¹ pourtant.

[166]

LA REPUBLICO

La Republico touto nudo
S'estroupo dins nostre drapèu
E se levo, fièro e crescudo,
Malgrat l'azir e mai d'un flèu.

A dit salut de sa voux rudo,
- Dreito e belo coumo 'n flambèu
Qu'abuglo la raço carudo
Dount venoun rei, ritou, bourrèu.

Crido : « Pax, Libertat, Justicio,
En davant ! Es l'ouro proupicio !
Cal fa l' pople urous, grand e fort ! »

Alargo l' boun-ur sus la terro,
Espanto les omes de guerro,
'Strementis les omes de mort.

18 mars 1879.

LA RÉPUBLIQUE

La République toute nue
S'enveloppe dans notre drapeau
Et se lève, fière et adulte,
Malgré la haine et les fléaux.

Elle lance un salut de sa voix rude,
- Debout et belle comme un flambeau
Qui aveugle l'affreuse engeance
D'où sont issus roi, curé, bourreau.

Elle crie : « Paix, Liberté, Justice,
En avant ! C'est l'heure propice !
Le peuple doit être heureux, grand et fort ! »

Elle répand le bonheur sur terre,
Epouvante les hommes de guerre,
Fait trembler les hommes de mort.

18 mars 1879.